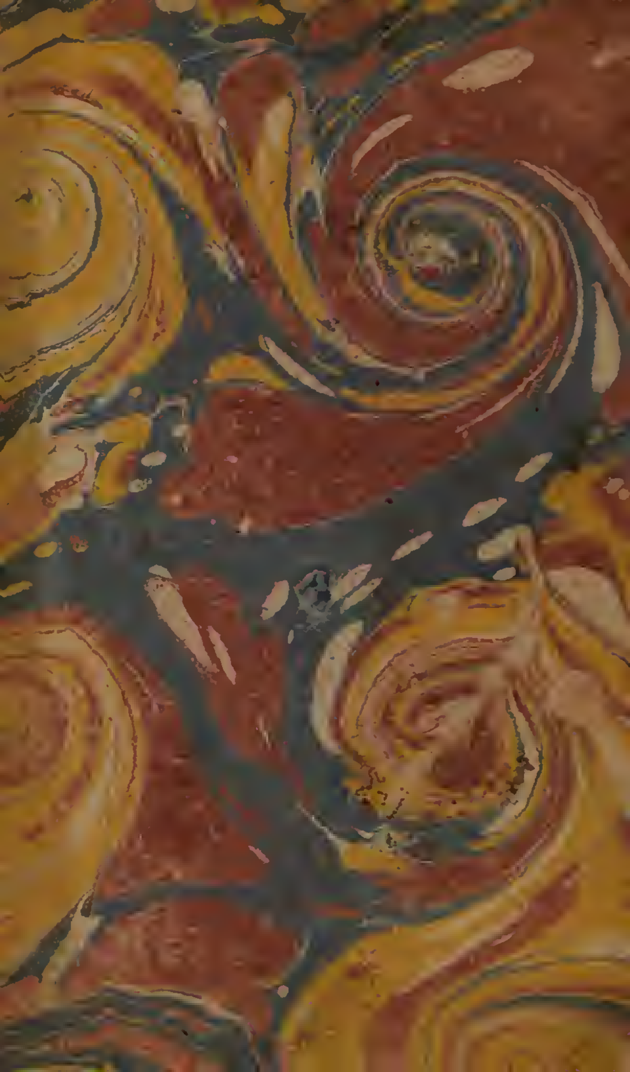






L'ONANISME.
DISSERTATION
SUR
LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

Par M. TISSOT, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Médico-Physique de Basle, & de la Société économique de Berne.

TROISIÉME ÉDITION

Considérablement augmentée.

Propriis extinctum vivere criminibus. GALL.



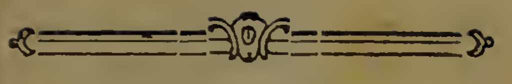
A PARIS.

Chez LAPORTE, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXXV.

Avec permission.





PRÉFACE.

Il eſt triſte de s'occuper des crimes de ſes ſemblables; leur conſidération afflige & humilie; il eſt doux d'eſpérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence, & à adoucir les miſeres qui en ſont les ſuites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été ſi j'euſſe écrit en latin, c'eſt l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expreſſions ſont déclarées indécentes par l'uſage. Il m'en auroit infiniment coûté s'il eût fallu me diſpenſer de cette attention; & cette diſpoſition, dont j'oſe me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été ſi malheureuſement elle m'eût manqué; cependant je l'ai encore trouvé hériſſé de difficultés. J'oſe aſſurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienſéance dans les termes dont il étoit

ſuſceptible. Il y a des écueils inſéparables de la matiere ; comment les éviter ? Falloit il ſe taire ſur des objets auſſi importans ? Non ſans doute. Les Auteurs ſacrés ; les Peres de l'Egliſe, qui preſque tous écrivent en langues vivantes, les Auteurs Eccléſiaſtiques, n'ont pas cru devoir garder le ſilence ſur les crimes obſcenes, parce qu'on ne pouvoit pas les déſigner ſans mots J'ai cru devoir ſuivre leur exemple ; & j'oſerai dire avec Saint Auguſtin : *Si ce que j'ai écrit ſcandaliſe quelque perſonne impudique, qu'elle accuſe plutôt ſa turpitude, que les paroles dont j'ai été obligé de me ſervir pour expliquer ma penſée ſur la génération des hommes. J'eſpere que le lecteur pudique & ſage me pardonnera aiſément les expreſſions que j'ai été obligé d'employer.*

J'ajouterai à ce que dit ce ſaint homme, que j'eſpere mériter la reconnoiſſance & l'approbation des gens vertueux & éclairés, qui connoiſſent la turpitude de l'univers, & qui loueront, ſinon mes ſuccès, au moins mon entrepriſe.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la premiere édition, la partie morale; & cela par la raiſon d'*Horace*.

------- Quod Medicorum eſt
Promittunt Medici.

Je me ſuis propoſé d'écrire des maladies produites par la maſturbation, & non point du crime de la maſturbation; n'eſt-ce pas d'ailleurs aſſez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle eſt un acte de ſuicide. Quand on connoît les hommes, on ſe perſuade aiſément qu'il eſt plus aiſé de les détourner du vice par la crainte d'un mal préſent, que par des raiſonnemens fondés ſur des principes dont on n'a pas aſſez de ſoin de leur inculquer toute la vérité. Je me ſuis appliqué ce qu'un homme, dont notre ſiecle ſe glorifiera chez la poſtérité la plus reculée, fait dire à un Religieux. *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu; la néceſſité du jeûne à un autre qui a nié toute ſa vie l'im-*

mortalité de l'ame. L'entreprise est laborieuse , & les rieurs ne sont pas pour nous (1). *Marphurius* doutoit de tout, *Sganarelle* lui donna des coups de bâton, & il crut.

Veuille *celui qui peut tout*, répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien! *Paul* plante, *Apollon* arrose, c'est DIEU qui donne l'accroissement.

(1) Lettres Persan. 49.

A Lausanne le 5 Mai 1764.

TABLE
DES ARTICLES.



ARTICLE PREMIER.
Les Symptômes.

ARTICLE II.
Les Causes.

ARTICLE III.

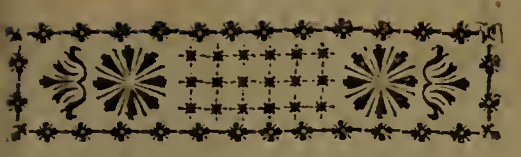
La Curation.

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAI

SUR

LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.



INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement ; & si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les alimens ; mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations, que l'on comprend sous le nom de nutritions. Dès qu'elle ne se fait pas ou qu'elle se fait mal, tous ces alimens deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux

que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus commune que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que les alimens acquierent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion & la coction des alimens reste imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque est plus travaillée & d'une plus grande importance.

Une nourrice robuste qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cents jours de suite sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée; c'est une humeur qui est presqu'encore étrangere, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps, & sur la perfection des digestions qui les réparent

que les Médecins de tous les ſiécles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur, affoibliſſoit plus que celle de quarante onces de ſang. L'on peut ſe faire une idée de ſon importance, en obſervant les effets qu'elle opere dès qu'elle commence à ſe former; la voix, la phyſionomie, les traits mêmes du viſage changent; la barbe paroît; tout le corps prend ſouvent un autre air, parce que les muſcles acquierent une groſſeur & une fermeté qui forment une différence ſenſible entre le corps d'un adulte & celui d'un jeune homme qui n'a pas paſſé la puberté. L'on empêche tous ces dévelopemens en emportant l'organe qui ſert à la ſéparation de la liqueur qui les produit; & des obſervations vraies prouvent que l'amputation des teſticules dans l'âge de la virilité, a procuré la chûte de la barbe, & le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de ſon action ſur tout le corps, & ne pas ſentir par là même combien de maux doit procurer la profuſion d'une humeur ſi précieuſe? Sa deſtination détermine le ſeul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quel-

(1) Boerhaave, prælectiones ad inſtit. §. 658, t. 5, p. 444. edit. Goett.

quefois l'écoulement. Elle peut ſe perdre involontairement dans des ſonges laſcifs. L'Auteur de la Geneſe nous a laiſſé l'hiſtoire du crime d'*Onan*, ſans doute pour nous tranſmettre celle de ſon châtiment; & nous apprenons par *Galien* que *Diogene* ſe ſouilla en commettant le même crime.

Si les dangereuſes ſuites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importeroit peu, relativement au phyſique, que cette évacuation ſe fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expreſſion, mon ſujet autoriſe des licences de cette eſpece. Une quantité trop conſidérable de ſemence, perdue dans des voies de la nature, jette dans des maux très-fâcheux; mais qui le ſont bien davantage, quand la même quantité a été diſſipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuiſent dans un commerce naturel éprouvent, ſont terribles: ceux que la maſturbation entraîne, le ſont bien plus. Ce ſont ces derniers qui font proprement l'objet de cet ouvrage; mais la liaiſon intime, qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en ſé-

parer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article, dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison, & des remarques sur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai par-tout les observations des meilleurs Auteurs à celles que j'ai faites moi-même.



ARTICLE PREMIER.

Les Symptômes.

SECTION PREMIERE.

Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien, le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (1). « Cette maladie naît, dit-» il, de la moëlle de l'épine du dos. Elle

(1) De morb, lib, II, c, XLIX, Foëf. p. 479.

» attaque les jeunes mariés, ou les libidineux. Il n'ont pas de fievre ; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent & se consument. Ils croient sentir des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur séminale très-liquide. Ils sont inhabiles à la génération, & ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades sur-tout dans les routes pénibles, les essoufflent, les affoiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête & des bruits d'oreille ; enfin une fievre aiguë (*Lipyria*) termine leurs jours. » Je parlerai dans un autre endroit de cette espece de fievre.

Quelques médecins ont attribué à la même cause, & ont appellé *seconde consomption dorsale d'Hipocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), & qui a quelque rapport avec cette premiere. Mais la conservation des forces qu'il spécifie particuliérement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la premiere. Elle paroît plutôt être une affection rhumatismale.

(1) De glandulis, Foës. p. 273.

« Ces plaisirs, dit *Celse*, dans son excellent livre sur la conservation de la
» santé, nuisent toujours aux personnes
» foibles, & leur fréquent usage affoiblit
» les forts (1). »

L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'*Aretée* nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. « Les jeunes gens,
» dit-il, prennent & l'air & les infirmités
» des vieillards; ils deviennent pâles,
» efféminés, engourdis, paresseux, lâches,
» stupides & même imbécilles; leurs
» corps se courbent, leurs jambes ne
» peuvent plus les porter, ils ont un
» dégoût général, ils sont inhabiles à
» tout; plusieurs tombent dans la pa-
» ralysie (2) ». Dans un autre endroit il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (3).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau & des nerfs, & détruire les forces (4); & il rapporte ailleurs, qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie,

(1) De re medicâ, lib. I, cap. IX & I.
(2) De signis & caus. diut. morb. l. II c. V.
(3) L. I, c. VII, p. 34, edit. BOERHAAVE.
(4) Comm. tert. in lib. III. HIP. de morb. vulg. oper. omn. t. III, pag. 583.

mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le naturaliste nous apprend que *Cornelius Gallus*, ancien préteur, & *Titus Ætherius*, chevalier Romain, moururent dans l'acte même du coït (1).

» L'estomac se dérange, dit *Aëtius*, » tout le corps s'affoiblit, l'on tombe » dans la pâleur, la maigreur, le dessèchement : les yeux se cavent (2) ».

Ces témoignages des anciens les plus respectables, sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. *Sanctorius*, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, ptoduisoit des chaleurs de foie & de reins, disposoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, & entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue (3).

Lommius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Celse*, que j'ai

(1) Historia mundi, Lib. VII, c. LIII. p. 124.

(2) Tetrab. III. Serm. III, c. XXXIV.

(3) Med. stad. sect. 6. aph. 15. 19. 21. 23 & 24.

cité, appuie le témoignage de ſon Auteur par ſes propres obſervations. « Les » émiſſions fréquentes de ſemence re» lâchent, deſſéchent, affoibliſſent, éner» vent & produiſent une foule de maux; » des apoplexies; des léthargies, des » épilepſies, des aſſoupiſſemens, des » pertes de vue, des tremblemens, des » paralyſies, des ſpaſmes, & toutes les » eſpeces de goutte les plus deloureu» ſes (1). »

L'on ne lit point ſans horreur la deſcription que nous a laiſſée *Tulpius*, ce célebre bourg-meſtre & médecin d'Amſterdam: » Non-ſeulement, dit-il, la moëlle » de l'épine maigrit, mais tout le corps » & l'eſprit languiſſent également; l'hom» me périt miſérablement. *Samuel Veſ» pretius* fut attaqué d'une fluxion d'une » humeur exceſſivement âcre qui ſe jetta » d'abord ſur le derriere de la tête & la » nuque; elle paſſa de là ſur l'épine, les » lombes, les flancs & l'articulation de » la cuiſſe, & fit ſouffrir à ce malheu» reux des douleurs ſi vives, qu'il de» vint tout à fait défiguré & tomba » dans une petite fievre qui le conſu» moit, mais pas aſſez vîte à ſon gré; » & ſon état étoit tel, qu'il invoqua plus

(2) Comment. de ſanitat. tuend. p. m. 37.

» d'une fois la mort avant qu'elle vînt
» l'arracher à ses maux (1). »

Rien, dit un célébre Médecin de Louvain, n'affoiblit autant & n'abrege autant la vie. (2)

Blancard a vu des gonorrhées simples, des consomptions, des hydropisies qui dépendoient de cette cause (3); & *Muys* a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrene spontanée du pied, qu'il attribua à des excês vénériens (4)

Les mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue; l'observation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle sympathie les testicules ont avec tout le corps, mais sur-tout avec les yeux. *Salmuth* a vu un savant hypocondriaque devenir fou, & un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne., l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme,

(1) Obs. Med. lib. III. c. XXIV.
(2) ZIPÆUS, fundam. med. Parte II, art. 6.
(3) Instit. med. Part. II, c. XXVIII.
(4) Praxis chirurgica, Décur. I, obs. 4.

tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, & mourut au bout de quatre mois (1).

« La trop grande dissipation des esprits animaux affoiblit l'estomac, ôte l'appétit; la nutrition n'ayant plus lieu, le mouvement du cœur s'affoiblit, toutes les parties languissent, l'on tombe même dans l'épilepsie (2) ». Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux & la liqueur génitale sont la même chose; mais l'observation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très-grande analogie, & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. *Hoffmann* a vu les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence. « Aprés de longues pollutions nocturnes, dit-il, non-seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus, la mémoire s'affoiblit; une sensation continuelle de froid saisit tous les membres, la vue s'obscurcit, la voix devient rauque (3): tout le corps

(1) Decur. II, ann. 5, Append. observ. 88, pag. 56.

(2) SCHELAMMER, ars medendi universa. Lib. II, sect. II, c. IV, §. 23.

(3) Conf. Cent. 2 & 3. Cas. 102. T. III. pag. 293.

» se détruit peu-à-peu, le sommeil trou-
» blé par des rêves inquiétans ne répare
» point, & l'on éprouve des douleurs
» semblables à celles qu'on ressent après
» qu'on a été meurtri par des coups (1). »

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré par la masturbation une foiblesse totale des yeux, il dit : « qu'il a vu plu-
» sieurs exemples de gens, qui, même
» dans l'âge fait, c'est-a-dire, quand le
» corps jouit de toutes ses forces, s'é-
» toient attiré, non-seulement des rou-
» geurs, & des douleurs extrêmement
» vives dans les yeux, mais encore une
» si grande foiblesse de vue, qu'ils ne
» pouvoient lire ni écrire quoi que ce soit.
» J'ai même vu, ajoute-t-il, des gouttes
» sereines produites par cette cause (2). »
L'on verra avec plaisir l'histoire même de la maladie qui donna lieu à cette consultation. « Un jeune homme s'étant li-
» vré à la masturbation dès l'âge de quinze
» ans, & l'ayant exercée très-fréquem-
» ment jusqu'à vingt-trois, tomba pen-
» dant cette période dans une si grande
» foiblesse de tête & des yeux, que sou-
» vent ces derniers étoient saisis de vio-

(2) Même endroit, Cas. 103.
(1) Même endroit, Cas. 103.

» lens

» lens ſpaſmes dans le tems de l'émiſſion
» de la ſemence. Dès qu'il vouloit lire
» quelque choſe, il éprouvoit un étour-
» diſſement ſemblable à celui de l'ivreſſe;
» la papille ſe dilata extraordinairement;
» il ſouffroit dans l'œil des douleurs ex-
» ceſſives; les paupieres étoient très-pe-
» ſantes, elles ſe colloient toutes les
» nuits; ſes yeux étoient toujours bai-
» gnés de larmes, & il s'amaſſoit dans
» les deux coins, qui étoient très-dou-
» loureux, beaucoup d'une matiere blan-
» châtre. Quoiqu'il mangeât avec plai-
» ſir, il étoit réduit à une extrême mai-
» greur; & dés qu'il avoit mangé, il tom-
» boit dans une eſpece d'ivreſſe. » Le
même auteur nous a conſervé une autre
obſervation, dont il avoit été le témoin
oculaire, & que je crois devoir placer
ici. « Un jeune homme de dix-huit ans,
» qui s'étoit livré fréquemment à une ſer-
» vante, tomba tout-à-coup en foibleſſe
» avec un tremblement général de tous
» ſes membres, le viſage rouge & le
» poulx très-foible. On le tira de cet état
» au bout d'une heure, mais il reſta dans
» une langueur générale. Le même accès
» revenoit très-fréquemment avec une
» très-forte angoiſſe, & lui procura au
» bout de huit jours une contraction &
» une tumeur du bras droit, avec une

» douleur au coude qui redoubloit tou-
» jours avec l'accès. Le mal alla pen-
» dant longtems en augmentant, mal-
» gré beaucoup de remedes : enfin M.
» *Hoffmann* le guérit (1). »

M. *Boerhaave* peint ces maladies avec cette force & cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. « La trop grande » perte de semence produit la lassitude, » la débilité, l'immobilité, des convul- » sions, la maigreur, le desséchement, » des douleurs dans les membranes du » cerveau, émousse les sens, & sur-tout » la vue; donne lieu à une consomption » dorsale, à l'indolence, & à diverses » maladies qui ont de la liaison avec celles- » là (2). »

Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, & qui porte sur les différens moyens d'évacuation, ne doivent pas être omises. « J'ai vu un » malade dont la maladie commença par » une lassitude & une foiblesse dans tout » le corps, sur-tout vers les lombes; » elle fut accompagnée du jeu des ten- » dons, des spasmes périodiques & de

(1) De morb. ex nimiâ venere, §. 18, oper. omn. suppl. pars prim. p. 496.

(2) Institut. §. 776, de la trad. de M. D. L. M.

» la maigreur, de maniere à détruire tout » le corps; il sentoit aussi de la douleur » dans les membranes mêmes du cerveau, » douleur que les malades nomment ar- » deur séche, qui brule continuellement » en dedans les parties les plus nobles.

« J'ai vu un jeune homme attaqué de » la consomption dorsale. Il étoit d'une » jolie figure, & malgré qu'on l'eût sou- » vent averti de ne se point trop livrer » au plaisir, il s'y livra néanmoins, & » il devint si difforme avant sa mort, » que cette grosseur charnue, qui paroît » au dessus des apophyses épineuses des » lombes, s'étoit entierement affaissée. » Le cerveau même dans ce cas paroît » être consumé; en effet, les malades » deviennent stupides. Ils deviennent si » roides, que je n'ai point vu une aussi » grande immobilité du corps produite » par une autre cause. Les yeux mêmes » sont si hébétés qu'ils n'ont plus la fa- » cilité de voir (1) ».

M. *de Senac* peignoit, dans la premiere édition de ses essais, les dangers de la masturbation, & annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languis-

(1) Comment. sur le même endroit, T. VII, page 214.

ſante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir dans les éditions ſuivantes les raiſons de la ſuppreſſion de ce morceau & de quelques autres.

M. *Ludvig*, en décrivant les maux qui ſurviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la ſpermatique. » Les » jeunes gens de l'un ou de l'autre ſexe, » qui ſe livrent à la laſciveté, ruinent » leur ſanté en diſſipant des forces qui » étoient deſtinées a amener leurs corps » à ſon point de plus grande vigueur, » & enfin ils tombent dans la conſomp- » tion (1). »

M. *de Gorder* donne un détail des accidens les plus triſtes dépendans de cette cauſe, mais il ſeroit trop long de le copier : je renvoie à ſon ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'eſt ſervi (2).

Aprés avoir rapporté la deſcription de la conſomption dorſale d'*Hippocrate*, telle qu'on l'a lue plus haut, M. *van Swieten* ajoute : « J'ai vu tous ces accidens, & plu- » ſieurs autres, dans les malheureux qui » s'étoient livrés à de honteuſes pollutions. » J'ai employé inutilement pendant trois » ans tous les ſecours de la médecine pour » un jeune homme qui s'etoit attiré par

(1) Inſtitut. phyſiol. §. 870 & 872.

(2) De inſenſibil. perſp. cap. ult.

» & tous les maux qui en sont les suites » physiques (1). L'ame se ressent de tous » les maux du corps, mais sur-tout de » ceux qui naissent de cette cause. La » plus noire mélancolie, l'indifférence » pour tous les plaisirs (ne pourroit-on » pas dire l'aversion ?) l'impossibilité de » prendre part à tout ce qui fait le su- » jet de la conversation des compagnies » dans lesquelles ils se trouvent sans y » être; le sentiment de leur propre mi- » sere, & le désespoir d'en être les ar- » tisans volontaires, la nécessité de re- » noncer au bonheur du mariage, sont » les idées bourrelantes qui contraignent » ces malheureux à se séparer du monde; » fort heureux si elles ne les portent pas » terminer eux-mêmes leur carriere (2). »

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait M. *Stork*, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'histoire & le traitement des maladies, n'est pas moins terrible; mais je renvoie à l'ouvrage même, dont les Médecins ne peuvent se passer, ceux qui voudront le voir (3).

Avant que de passer aux observations,

(1) Ibid. p. 13.
(2) Ibid. p. 19.
(3) Medicus annuus, t. II, p. 215, &c.

qui m'ont été communiquées, je terminerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont M. *Gaubius* a enrichi la Médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité & cette précision, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver ici le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio, non-solùm utilissimi humoris jacturâ, sed ipso etiam motu convulsivo, quo emittitur, frequentiùs repetito, imprimis lædit. Etenim summam voluptatem universalis excipit virium resolutio, quæ crebrò ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quò magis emulgentur, eò plus humorum aliundè ad se trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis, reliquæ partes depauperatur. Indè ex nimiâ venere lassitudo, debilitas, immobilitas, incessus, de lumbis, excephali dolores, convulsiones sensuum omnium maximæ visus, hæbetudo, cæcitas, fatuitas, circulatio febrilis, exsiccatio, macies, tabes & pulmonica & dorsalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum in venerem pruritum, quem mens, non minùs quàm*

» cette infame manœuvre, des douleurs » vagues, étonnantes & générales, avec » une ſenſation tantôt de chaleur, » tantôt d'un froid très-incommode » par tout le corps, mais ſur-tout aux » lombes. Dans la ſuite ces douleurs » ayant un peu diminué, il ſentoit » un ſi grand froid dans les cuiſſes » & dans les jambes, quoiqu'au tact » ces parties paruſſent conſerver leur » chaleur naturelle, qu'il ſe chauffoit » continuellement auprès du feu, même » pendant les plus grandes chaleurs de » l'été. J'admirai ſur-tout pendant tout ce » tems un mouvement continuel de ro- » tation des teſticules dans le ſcrotum, » & le malade éprouvoit dans les lombes » la ſenſation d'un mouvement ſembla- » ble, qui lui étoit très à charge (1). » Ce détail nous laiſſe ignorer ſi ce malheureux termina ſa vie au bout de trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque tems; ce qui eſt bien plus fâcheux; il n'y a cependant pas une troiſieme iſſue.

M. *Kloekof*, dans un très-bon ouvrage ſur les maladies de l'eſprit qui dépendent du corps, confirme par ſes obſervations celles qu'on vient de lire,

(1) Aph. 586, T. II. p. 46.

« Une trop grande dissipation de semence
» affoiblit le ressort de toutes les parties
» solides; de là naissent la foiblesse, la
» paresse, l'inertie, les phthisies, les
» consomptions dorsales, l'engourdisse-
» ment, & la dépravation des sens, la
» stupidité, la folie, les évanouissemens,
» les convulsions (1). »

M Hoffmann avoit déjà remarqué que les jeunes gens qui se livroient à l'infâme pratique de la masturbation perdoient peu à peu toutes les facultés de leur ame; sur-tout la mémoire, & devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

M. *Levis* (3), décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame.
« Tous les maux qui naissent des ex-
» cès avec les femmes, suivent plus
» promptement encore & dans un âge
» tendre l'abominable pratique de la pol-
» lution de semence, qu'il seroit difficile
» de peindre avec des couleurs aussi af-
» freuses qu'elle le mérite : pratique à
» laquelle les jeunes gens se livrent sans
» connoître toute l'énormité du crime,

(1) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb. page 37.

(2) Oper. omn. fol. T. III, p. 295.

(3) A practical. Essay upon the tabes dorsalis. Lond, 748, & 3e, édit. 1758.

corpus, tandem contrahit, quoque efficitur, ut & dormientes obſcœna phantaſmata exerceant & in tentiginem pronæ partes quavis occaſione impetum concipiant, onerique & ſtimulo ſit quamlibet exigua reparari ſpermatis copia, leviſſimo conatu, & vel ſine hoc, de relaxatis loculis relapſura. Quo circa liquet, quare adoleſcentiæ florem adeò peſſumdet iſte exceſſus (1),

SECTION II.

Obſervations communiquées.

JE ne ſuivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illuſtre ami, M. *Zimmermann*, un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes maſturbations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes, il tomboit dans un accès d'épilepſie parfait. La même choſe lui arrivoit après les maſturbations, dont il ne s'abſtenoit point, malgré les accidens & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit paſſé; il éprouvoit

(1) Inſtitutiones Pathologiæ Medicinalis, auctore G. D. Gaubio Lugd. Bat. 1758.

des douleurs très-fortes aux reins & autour du coccix. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelques tems, je le guéris des pollutions, & j'espérai même le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déja disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil & une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues mêmes, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus coupables de leur mort, sont-ils plus suicides, que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas ; j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même maniere. J'ai connu, c'est encore M. *Zimmermann* qui parle, un homme d'un très-beau génie, & d'un savoir presqu'universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état

du malade celui qui consulta M. *Boerhaave* (1), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à M. *Rast*, le fils, célébre Médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avoit tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espece de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fievre lente qui survint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consoloit en disant qu'il iroit plutôt trouver son pere, mort depuis quelques mois.

M. *Mieg*, célébre Médecin de Basle, connu dans le monde, savant par d'excellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur de *Stehelin*, nom

(1) Consult, Med. t, II, p. 56.

cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations intéressantes & utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seroient mieux placées; c'est ici le lieu de deux autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, & d'une espece d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation: il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption, avec le ventre gros & tendu, une perte blanche & une incontinence d'urine. Quoique les remedes l'aient soulagée, elle languit toujours, & je crains des suites funestes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entiere créance aux faits de la collection Angloise, & que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, & la supposition d'un privilege Impérial avoient fait prohi-

ber la traduction Allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La premiere est, que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition Allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, & que quelques-unes paroissent même porter ce caractere, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est pas trop vrai. Enfin, une troisieme considération qui m'a décidé; c'est ce que je trouve dans la même lettre de M. *Stehelin.* J'ai reçu, dit-il, une lettre de M. *Hoffmann* de Mastrich, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'étoit déja attiré une consomption dorsale, qu'il traita sans succès, & qui fut guéri par les remedes de l'Onania, dont le docteur *Bekkers* à Londres doit être l'Auteur, & si bien guéri, qu'il est redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfans.

L'Onania Anglois est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui soit écrit depuis longtems. On ne peut lire que les observations; toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout

cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades se plaignent : la vivacité, l'expression énergique de la douleur & du répentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits ; & les lecteurs m'auront obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour & sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglois, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent ; la mémoire se perd ; les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légere démence : ils ont sans cesse une espece d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges, tous leurs sens, mais sur-tout la vue & l'ouie, s'affoiblissent ; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rèves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entierement ; l'accroissement de ceux qui

ſe livrent à ces abominations avant qu'il ſoit fini, eſt conſidérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres ſont dans un aſſoupiſſement preſque continuel. Preſque tous deviennent hypocondriaques ou hyſtériques, & ſont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces facheuſes maladies, triſteſſe, ſoupirs, larmes, palpitations, ſuffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matieres calcaires. La toux, la fievre lente, la conſomption ſont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs ptopres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives ſont un autre objet des plaintes des malades; l'un ſe plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'eſtomac, des inteſtins, de douleurs de rhumatiſme extérieures, quelquefois d'un engourdiſſement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légérement.

4°. L'on voit non-ſeulement des boutons au viſage, c'eſt un ſymptôme des plus communs, mais même des vraies puſtules ſuppurantes ſur le viſage, dans le nez, ſur la poitrine, ſur les cuiſſes; des démangeaiſons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades ſe plaignoit même d'excreſcences charnues ſur le front.

5°. Les organes de la génération éprou-

vent auſſi leur part des miſeres dont ils ſont la cauſe premiere. Pluſieurs malades deviennent incapables d'érection : chez d'autres, la liqueur ſéminale ſe répand au moment du plus léger prurit, & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la ſelle. Un grand nombre eſt attaqué d'une gonorrhée habituelle qui abat entiérement les forces, & dont la matiere reſſemble ſouvent, ou à une ſanie fœtide, ou à une mucoſi é ſale. D'autres ſont tourmentés par des priapiſmes douloureux. Les dyſuries, les ſtranguries, les ardeurs d'urine, l'affoibliſſement de ſon jet font cruellement ſouffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuſes aux teſticules, à la verge, à la veſſie, au cordon ſpermatique. Enfin ou l'impoſſibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent ſtériles preſque tous ceux qui ſe ſont livrés long-tems à ce crime.

6°. Les fonctions des inteſtins ſont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades ſe plaignent de conſtipations opiniâtres, d'autres d'hémoroïdes, ou d'un écoulement de matiere fœtide par le fondement. Cette derniere obſervation me rappelle le jeune homme dont parle M. *Hoffmann*, qui, après

chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

Le tableau qu'offre ma premiere observation est terrible, j'en fus effrayé moi-même la premiere fois que je vis l'infortuné qui en étoit le sujet. Je sentis alors plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D****., Horloger, avoit été sage, & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légere perte de connoissance, & d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arriere, pendant que le cou se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bour-

bier; ſon ame déja toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réitérations de ſon crime devinrent tous les jours plus fréquentes, juſqu'à ce qu'il ſe trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déja fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; & les parties génitales étoient devenues ſi irritables & ſi foibles, qu'il n'étoit plus beſoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné, pour faire épancher la ſemence. L'irritation la plus légere procuroit ſur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement ſuivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement la foibleſſe. Ce ſpaſme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le tems de la conſommation de l'acte, & qui ceſſoit en même tems, étoit devenu habituel, & l'attaquoit ſouvent ſans aucune cauſe apparente, & d'une façon ſi violente, que pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit, il éprouvoit dans toute la partie poſtérieure du cou, des douleurs ſi violentes, qu'il pouſſoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens; & il lui étoit impoſſible pendant tout ce tems-là, d'avaler rien de liquide ou de ſolide. Sa voix

étoit devenue enrouée ; mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fut davantage dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ses forces ; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misere, il languit presque sans secours pendant quelques mois ; d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servoit qu'à lui rappeller sans cesse les causes de son malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui : je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gissant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presqu'incapable d'aucun mouvement. Il perdoit souvent par le nez un sang pâle & aqueux, une bave lui sortoit continuellement de la bouche, attaqué de la diarrhée, il rendoit ses excrémens dans son lit sans s'en appercevoir ; le flux de semence étoit continuel ; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avoient plus la faculté de se mouvoir ; le poulx étoit extrêmement petit, vîte & fréquent : la respiration très-gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds qui commençoient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre, sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexion, sans in-

quiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au dessous de la brute; spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit autrefois appartenu à l'espece humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des remedes fortifians, à détruire ces violens accès spasmodiques, qui ne le rappelloient si cruellement au sentiment que par les douleurs; content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remedes qui ne pouvoient pas améliorer son état, il mourut au bout de quelques semaines, en Juin 1757, œdémateux par-tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse & criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempérammens, plusieurs circonstances étrangeres occasionnent des différences considérables. Les maux, que j'ai vus le plus souvent sont, 1°. Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers; chez les autres, par des douleurs vives, sur-tout dans le tems

de la digestion, par des vomissemens habituels qui résistent à tous les remedes tant que l'on reste dans ces mauvaises habitudes. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux séches, presque toujours des enrouemens, des foiblesses de voix, des essoufflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueurs, & l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent dans les masturbateurs, sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légere jaunisse, mais continuelle, souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres, & se reproduire continuellement par tout le visage, mais sur-tout au front, aux tempes & près du nez; une maigreur considérable; une sensibilité étonnante aux changemens des saisons, sur-tout au froid; une langueur dans les yeux, un affoiblissement de la vue, une diminution consi-

derable de toutes les facultés, sur-tout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivoit » un patient, que cette mauvaise manœu-» vre m'a diminué la force des facultés » & sur-tout la mémoire (1) ». Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragmens de quelques lettres, qui réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois m'empêcha de faire usage dans la premiere édition de cet ouvrage. « J'eus le » malheur, comme bien d'autres jeunes » gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'é-» crit) de me laisser aller à une habitude » aussi pernicieuse pour le corps que pour » l'ame ; l'âge aidé de la raison a corrigé » depuis quelque tems ce misérable pen-» chant, mais le mal est fait. A l'affec-» tion & sensibilité extraordinaire du genre » nerveux, & aux accidens qu'elle occa-» sionne, se joignent une foiblesse, un » mal-aise, un ennui, une détresse qui » semblent m'assiéger comme à l'envi ; » je suis miné par une perte de semence » presque continuelle; mon visage devient » presque cadavéreux, tant il est pâle & » plombé. La foiblesse de mon corps rend » tous mes mouvemens difficiles ; celle

(1) En date du 15 Septembre 1755.

» de mes jambes eſt ſouvent telle, que » j'ai beaucoup de peine à me tenir de- » bout, & que je n'oſe pas me haſarder » a ſortir de ma chambre. Les digeſtions » ſe ſont ſi mal, que la nourriture ſe re- » préſente auſſi en nature, trois ou quatre » heures aprés l'avoir priſe, que ſi je ne » venois de la mettre dans mon eſtomac. » Ma poitrine ſe remplit de phlegmes, » dont la preſence me jette dans un état » d'angoiſſe, & l'expectoration dans un » état d'épuiſement. Voilà un tableau ra- » courci de mes miſeres, qui ſont encore » augmentées par la triſte certitude que » j'ai acquiſe, que le jour qui ſuit ſera en- » core plus facheux que le précédent; en » un mot je ne crois pas que jamais créa- » ture humaine ait été affligée de tant de » maux que je le ſuis. Sans un ſecours » particulier de la providence j'aurois » bien de la peine à ſupporter un fardeau » ſi peſant. »

Je lus en frémiſſant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles, qui me rappellent ceux de l'Onania « Si » la religion ne me retenoit pas, j'au- » rois déja terminé une vie, d'autant plus » cruelle qu'elle l'eſt par ma propre faute.» Il n'eſt point au monde en effet d'état pire que celui de l'angoiſſe; la douleur n'eſt rien en comparaiſon, & quand elle

se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade desire la mort comme son plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeller vie un état aussi triste.

Vivere quum nequeam, sit mihi posse mori;
Dulce mori miseris, sed mors optata recedit. M.

La description suivante est plus courte & moins terrible. « j'ai eu le malheur dès » ma tendre jeunesse, je crois entre huit » & dix ans, de contracter cette perni- » cieuse habitude, qui de bonne heure, » a ruiné mon tempérament; mais sur- » tout depuis quelques années je suis dans » un accablement extraordinaire; j'ai les » nerfs extrêmement foibles, mes mains » sont sans force, toujours tremblantes » & dans une sueur continuelle; j'ai de » violens maux d'estomac, des douleurs » dans les bras, dans les jambes, quelque- » fois aux reins & à la poitrine, souvent » de la toux; mes yeux sont toujours foi- » bles & cassés, mon appétit est dévorant, » & cependant je maigris beaucoup, & » j'ai tous les jours plus mauvais visage.» L'on verra dans la section du traitement le succès des remedes dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure du premier à cause de sa longueur. « La nature, écrivoit un » troisieme, m'ouvrit les yeux sur la cause

» de

» de la langueur dans laquelle je me trou-
» vois ; & ſur le danger de l'abyme où
» je me précipitois, ſoit par des boutons
» ou veſſies qui ſurvenoient à la partie
» qui ſervoit d'inſtrument à mon crime,
« ſoit auſſi par la foibleſſe que j'éprou-
» vois au milieu du crime même, &
» qui ne me permettoit pas de douter
» quelle étoit ſa cauſe. »

Je pourrois ajouter ici un grand nombre de relations des maladies pour leſquelles j'ai été conſulté depuis la ſeconde édition de cet ouvrage, mais ce ſeroit des répétitions inutiles, & je me borne à deux ou trois des plus récentes

Un homme qui eſt dans la fleur de ſon âge, m'écrivoit il n'y a que peu de jours:
« J'ai contracté fort jeune une affreuſe
» coutume, qui a ruiné ma ſanté ; je ſuis
» accablé d'embarras & de tournoimens
» de tête, qui m'ont fait craindre l'apo-
» plexie, & pour leſquels on m'a ſaigné ;
» mais on s'apperçut d'abord que l'on avoit
» eu tort. J'ai la poitrine ſerrée, & par
» conſéquent la reſpiration gênée ; j'ai
» fréquemment des douleurs d'eſtomac,
» & je ſouffre ſucceſſivement preſque
» par tout le corps ; je ſuis tout le jour
» aſſoupi & inquiet : pendant la nuit mon
» ſommeil eſt troublé & agité, & il ne
» me répare point ; j'ai ſouvent des dé-

» mangeaisons; je suis pâle; j'ai les yeux
» affoiblis & douloureux, le teint jaune,
» la bouche mauvaise, &c.

« Je ne puis faire, m'écrivoit un second,
» deux cents pas sans me reposer, ma
» foiblesse est extrême; j'ai des douleurs
» coniinuelles dans tout le corps, mais
» sur-tout dans les épaules; je souffre
» beaucoup des maux de poitrine; j'ai
» conservé de l'appétit, mais c'est un mal-
» heur, puisque j'ai des douleurs d'esto-
» mac dès que j'ai mangé, & que je rends
» tout ce que je mange: si je lis une page
» ou deux, mes yeux se remplissent de
» larmes, & me font souffrir; j'ai sou-
» vent des soupirs involontaires. *Filo-*
» *xylino flaccidus veretrem, omnisque*
» *erectionis impotens, semen quidem,*
» *manu sollicitatum, effluere sinit, ne-*
» *quaquam verò ejaculat, adeò chterum*
» *imminutum & retractum ut oculi de*
» *sexu vix judicare possint.* » L'on trou-
vera les détails & les succès du traitement
dans la suite de cet ouvrage; je la don-
nerai, parce que c'est le plus affoibli &
le plus docile des malades que j'aie vus.

Un troisieme, qui s'étoit livré à cette
horrible manœuvre, à l'âge de douze
ans, paroissoit plus attaqué dans les fa-
cultés intellectuelles, que dans la santé
corporelle. « Je sens ma chaleur diminuer

» ſenſiblement ; le ſentiment eſt conſidé-
» rablement émouſſé chez moi ; le feu de
» l'imagination extrêmement ralenti, le
» ſentiment de l'exiſtence infiniment
» moins vif ; tout ce qui ſe paſſe à pré-
» ſent me paroît preſque un ſonge ; j'ai
» plus de peine à concevoir, & moins
» de préſence d'eſprit ; en un mot, je
» me ſens dépérir, quoique je conſerve
» du ſommeil, de l'appétit & aſſez bon
» viſage. »

Une ſuite qui n'eſt pas rare, c'eſt l'hypocondrialgie ; & ſi les hypocondriaques ſe livrent à cette pratique, elle empire tous les accidens du mal, & le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux cauſes réunies ; & des obſervations réitérées m'ont prouvé que, dans les hypocondriaques qui ſont ſujets à avoir quelque fois des attaques de délire ou de manie, la maſturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cauſe perd ſucceſſivement toutes ſes facultés ; & les malades tombent enfin dans une imbécilité qui n'eſt ſuſpendue que par quelques attaques de frénéſie. Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancolique, qui, ſuivant le conſeil d'Horace, cherchoit quelquefois à diſſiper ſes triſ-

tesses par le vin, & qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs, dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner. (1)

Jakin nous a conservé, dans ses commentaires sur *Rhazes*, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetterent dans une consomption accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours. (2)

L'on sait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, & sur-tout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, & c'est à cette cause que M. *van Switen* attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquens (3). M. *Didier* avoit connu un Marchand de Montpellier, qui ne sacrifioit jamais à Vénus, sans avoir, d'abord après, un attaque d'épilepsie (4).

Galien rapporte une observation semblable (5) & *Henri van Heers* témoigne

(1) Decur. II, ann. obs. 166. p. 327.
(2) SCHENKIUS, l. I, obs. 2, de maniâ, p. 151.
(3) §. 1077. t. 3, p. 429.
(4) Quæst. Med. an epilepsiæ mercurius vitæ,
(5) De locis affectis, l. 5 c. 6.

la même chose (1). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. M. *van Swieten* a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (2). M. *Hoffmann* connoissoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit M. *Boerhaave* dans son traité des maladies des nerfs, que dans l'ardeur vénérienne tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une syncope assez longue, & celui d'un homme qui mourut dans le premier coït, la force du spasme l'avoit jetté sur le champ dans une paralysie totale (3); & je trouve, dans l'excellent ouvrage dont M. *de Sauvage* vient d'enrichir la Médecine, l'observation très-singuliere & peut-être unique, d'un homme, qui au milieu de l'acte étoit attaqué (& le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. *Ita ut illum præ oneris impotentiâ in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor,*

(1) Observationes medicæ oppidò raræ, obs. 18.

(2) §. 1075 t. 3, p. 412.

(3) De morb. nerv. p. 462.

& evacuatio spermatis lenta flaccidoque veretro demum succedebat, remittente corporis rigiditate (1). Je connois plusieurs faits analogues, M. *de Haller* en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les instituts de M. *Boerhaave* (2), & l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, & cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croît; est-il étonnant que ces actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois dans ceux qui y sont déja sujets? Est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable.

Cette rigidité totale de tout le corps dont parle M. *Boerhaave*, est un des symptômes les plus rares; je ne l'avois vue qu'une fois, quand on imprima la derniere édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du cou & de l'épine; il gagna successivement tous les membres, & je vis cet infortuné jeune homme, quelque tems avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans

(1) Nosologia methodica seu classes morborum, t. 5, p. 230.

(2) Ad §. 658, n. f. t. 5, p. 6.

pouvoir remuer ni les pieds ni les mains, incapable de tout autre mouvement, & réduit à ne prendre d'alimens, que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche. Il vécut quelques ſemaines dans ce triſte état, & mourut, ou plutôt s'éteignit, preſque ſans ſouffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale & mortelle, qui mérite bien d'être rapportée. Je fus demandé, le 10 février 1760, pour voir, à la campagne un homme de quarante ans qui avoit été très-fort & très-robuſte, mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes & en vin, & qui s'étoit ſouvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit pluſieurs mois, par une foibleſſe dans les jambes qui le faiſoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu; il tomboit quelque fois même en ſe promenant dans la plaine; il ne pouvoit deſcendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, & il n'oſoit preſque plus ſortir de ſon appartement. Ses mains trembloient beaucoup; il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté; & il les écrivoit très-mal, mais il dictoit aiſément, quoique ſa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le ſer-

voit bien ; & la ſeule choſe qui pût faire ſoupçonner quelque léſion dans les facultés, c'eſt qu'il étoit moins attentif au *jeu de Dames*, & que ſa phyſionomie étoit aſſez changée ; il avoit de l'appétit & il dormoit, mais il avoit un peu de peine à ſe tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes & en vin étoient la cauſe premiere du mal, & je penſois que les tours de force qu'il avoit ſouvent faits, pouvoient être la cauſe de ce que les muſcles étoient plus particuliérement attaqués. La ſaiſon étoit peu favorable aux remedes ; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal : je lui conſeillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle & quelques fortifians ; je me propoſois d'en augmenter les doſes, & de leur joindre l'uſage du bain froid, dans le commencement de l'été ; au bout de quelques ſemaines le tremblement des mains paroiſſoit un peu diminué. Il y eut une conſultation au mois d'avril ; on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelque mois il y avoit deux ans dans une chambre nouvellement recrépie : on employa des bains tiédes, des frictions graiſſeuſes, des poudres qu'on dit être diaphorétiques & antiſpaſmodiques ; il ne ſurvint aucun changement. Au mois de juin une ſeconde

consultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais : au retour il avoit plus de tremblement & plus de roideur. Depuis lors (septembre 1760), jusqu'au mois de janvier 1764, je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remedes de l'*Onania*, qui n'opérerent rien. Il en prit, l'année derniere, d'un Médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers, & plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains : l'embarras de la langue augmenta, & il perdit totalement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine ; les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine ; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins ; le sommeil & l'appétit diminuerent successivement. Les derniers mois de sa vie, il avoit beaucoup de peine à avaler ; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fievre irréguliére ; les yeux s'éteignirent singuliérement. Il passoit quand je le revis, au mois de janvier, tout le jour & une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arriere, les

jambes étendues ſur une chaiſe, la tête tombant à chaque inſtant ſur la poitrine, ayant toujours une perſonne debout auprès de lui, ſans ceſſe occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, à écouter attentivement tout ce qu'il diſoit. Les derniers jours de ſa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, & on les écrivoit à meſure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune eſpérance, & que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppreſſion & la fiévre, preſſé par le deſir de vivre, il fit à un de ſes amis, pour venir me la faire tout de ſuite, la confidence de la cauſe à laquelle il attribuoit tous ſes maux, en lui avouant que c'étoit la maſturbation ; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit pluſieurs années, qu'il l'avoit continuée auſſi longtems qu'il l'avoit pu, & qu'il avoit ſenti croître ſes maux à meſure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après ; & c'eſt ce qui l'avoit déjà déterminé à employer les remedes de l'Onania.

L'excès dans les plaiſirs de l'amour ne produit pas ſeulement des maladies de langueur ; il jette quelquefois dans des maladies aigues, & toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cauſe : il produit

très-aiſément la malignité, qui n'eſt, ſelon moi, que le défaut des forces de la nature. *Hippocrate* nous a déjà laiſſé, dans ſes hiſtoires des maladies épidémiques, l'obſervation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens & vineux, fut attaqué d'une fievre accompagnée des ſymptomes les plus fâcheux, les plus irréguliers, & enfin mortelle (1).

Tout ce que M. *Hoffmann* dit ſur cette matiere mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaiſirs de l'amour pour les bleſſés, il examine celui que courent les perſonnes qui ont la fievre en s'y livrant, il commence par citer une obſervation *de Fabrice de Hilden*, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme le dixieme jour d'une pleuréſie, qui avoit été terminée le ſeptieme par des ſueurs abondantes, fut attaqué par une forte fievre, & un tremblement conſidérable, & mourut le treiziéme jour. Il donne enſuite l'hiſtoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, & livré aux femmes & au vin, qui dans les premiers jours de la convaleſcence d'une fauſſe pleuréſie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur

(1) Epid. l. 3, ſect. 3, æg. 16 Foeſ. p. 1117.

excessive au visage, la fievre & tous les symptomes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la premiere fois, & il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livroit jamais à des excès vénériens sans avoir une fievre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de *Bartholin*, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fievre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulevemens d'estomac, une soif immodérée, des réveries, l'insomnie & beaucoup d'inquiétude : il guérit par le repos & quelques fortifians (1).

M. *Chesneau* vit deux jeunes mariés attaqués, la premiere semaine de leur noce, d'une violente fievre continue, avec une rougeur & un gonflement considérable du visage; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion; ils périrent l'un & l'autre au bout de peu de jours (2).

M. *Vandermonde* décrit une fievre produite par la même cause, qui fut

(1) De morb. ex nim. vener. §. 20, 21.

(2) Nic. Chesneau, observat. medic. lib. quinque, l. 5, observ. 36, 37.

auſſi très-longue & accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'iſſue fut plus heureuſe que dans le malade d'*Hippocrate*. Je ne rapporterai pas ici la deſcription qu'il en donne, parce qu'elle eſt très longue, mais je conſeille aux Médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui ſe trouve par-tout; je parlerai plus bas du traitement. M. *de Sauvages* peint cette maladie ſous le nom de *fievre ardente des épuiſés*; le pouls eſt tantôt fort & plein, tantôt foible & petit; les urines ſont rouges, la peau ſeche & chaude, la ſoif conſidérable; ils ont des nauſées, & ne peuvent point dormir (1).

J'ai vu en 1761 & 1762, deux jeunes hommes très-ſains, très-forts & très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre, la ſeconde nuit de leurs noces, ſans aucun friſſon, d'une fievre tres-forte; avec le pouls vif & dur, des réveries, beaucoup de légers mouvemens convulſifs, une inquiétude inſoutenable, & la peau très-ſeche; le ſecond avoit beaucoup d'altérations & beaucoup de peine à uriner. Je penſai d'abord que l'excès du vin pouvoit auſſi avoir quelque part à ces accidens; mais

(1) Noſolog. t., 2 p. 262.

je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un & l'autre au bout de deux jours, circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie & à ses caracteres, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbateurs étoient très-dangereuses ; leur marche est ordinairement irréguliere, leurs symptomes bizarres, leurs périodes dérangées ; l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire, & comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique ; & je vois que *Fonseca* avoit déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, même très-robustes, sont attaqués après des excès avec les femmes, dans une même nuit, ou d'une fievre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir ; car quand le corps est affoibli par des excès vénériens,

s'il eſt attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remede (1).

Un jeune garçon qui n'avoit pas encore ſeize ans s'étoit livré à la maſturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu du ſperme il n'avoit amené que du ſang, dont la ſortie fut bientôt ſuivie de douleurs exceſſives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération : me trouvant par haſard à la campagne, on me conſulta; j'ordonnai des cataplaſmes extrêmement émolliens, qui produiſirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de tems après de la petite vérole, & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à ſon tempérament, par ſes infames fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tout ceux qui ont ſouvent occaſion de traiter le mal vénérien, ſavent que dans les ſujets uſés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux ſpectacles en ce genre.

(1) De ſanitate tuendâ, p. 110.

SECTION V.

Suite de la masturbation chez les femmes.

LES observations précédentes, paroissent toutes, si l'on en excepte celle de M. *Sthelin*, regarder principalement les hommes ; ce seroit traiter incomplettement cette matiere, que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carriere de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, & que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'*Onania* Anglois est rempli d'aveux, qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur & de compassion; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptomes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulierement exposées à des accès d'histérie ou de vapeurs affreux ; à des jaunisses incurables; à des crampes cruelles de l'estomac & du dos; à de vives douleurs de nez ; à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes, à des

chûtes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens & à des dartres du clitoris ; à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur & la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps, est le premier à nous faire appercevoir les dérangemens intérieurs. L'embonpoint & le coloris, dont la réunion forme cet aîr de jeunesse, qui seul peut tenir lieu de beauté, & sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression, que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint, dis-je, & le coloris disparoissent les premiers ; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succedent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat, se ternissent, & peignent par leur langueur celle de toute la machine ; les levres perdent leur vermillon ; les dents, leur blancheur, & enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille. Le *rachitis*, ce qu'on appelle communément la noûure, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le

grand *Boerhaave*, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais ſur-tout parmi les femmes, qui après avoir été bien faits juſqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le déſordre devient quelquefois très-conſidérable. Ce n'eſt pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des cauſes qui la produiſent. *Hippocrate* en a déja indiqué deux (1). J'aurai peut-être occaſion de communiquer dans un autre ouvrage ce que pluſieurs obſervations m'ont appris là-deſſus; mais ce que je dois dire ici, c'eſt que parmi ces cauſes, la maſturbation occupe un des premiers rangs.

M. *Hoffmann* avoit déjà dit que les jeunes gens qui ſe livrent aux plaiſirs de l'amour, avant que d'avoir fait leur crue, maigriſſoient & décroiſſoient au lieu de croître (2); & l'on ſent qu'une cauſe qui peut empêcher l'accroiſſement,

(1) Aphor. ſect. 6, 46.

(2) De ætate conjugio opportunâ, §. 10; ſupplem. ſecund. p. 334. Toute cette diſſertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

doit à plus forte raiſon en troubler l'ordre, & produire ces inégalités dans ſa marche, qui contribue à la maladie dont je parle.

Un ſymptome commun aux deux ſexes, & que je place dans cet article, parce qu'il eſt plus fréquent chez les femmes, c'eſt l'indifférence que cette infamie laiſſe pour les plaiſirs légitimes de l'hymen, lors même que les déſirs & les forces ne ſont pas éteints : indifférence qui non-ſeulement fait bien des célibataires, mais qui ſouvent pourſuit juſques dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du Docteur *Bekkers*, que cette manœuvre a pris tant d'empire ſur ſes ſens, qu'elle déteſte les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un jeune homme qui, inſtruit à ces abominations par ſon précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencemens de ſon mariage, & l'angoiſſe de cette ſituation, jointe à l'épuiſement dû à ſes manœuvres, le jetta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'uſage des remedes nervins & fortifians.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réfléchir ſur l'occaſion du malheur de ce dernier malade, & il en eſt plus d'un

dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le ſoin important de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant deſtinés qu'à développer leurs talens corporels, ſont examinés moins rigoureuſement ſur les mœurs, & des domeſtiques qu'on engage ſouvent ſans s'informer s'ils en ont. Le jeune enfant dont j'ai parlé, d'après M. *Raſt*, fut inſtruit au mal, comme on l'a vu, par une ſervante : la collection Angloiſe eſt pleine d'exemples pareils ; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le ſoin de leur tournure. Il eſt dans cette eſpece de culture, des jardiniers des deux ſexes ? Quels remedes, me dira-t-on, à ces maux ? La réponſe ſort de ma ſphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller ſur lui & ſur ſon éleve avec cette vigilance qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui ſe fait dans les endroits les plus obſcurs de ſa maiſon ; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres

yeux, & qui eſt toujours poſſible quand on veut fortement l'avoir.

Docuit enim fabula Dominum videre plurimum in rebus ſuis. *Phed.*

Ne laiſſer jamais les jeunes gens ſeuls avec les maîtres ſuſpects; empêcher tout commerce avec les Domeſtiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très-bonne ſanté, tomba dans une foibleſſe étonnante; ſes forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablé par l'aſſoupiſſement; & la nuit par l'inſomnie; elle n'avoit plus d'appétit, & une enflure œdémateuſe s'étoit répandue par tout le corps: elle conſulta un habile Chirurgien, qui, après s'être aſſuré qu'il n'y avoit point de dérangement dans les regles, ſoupçonna la maſturbation. L'effet que produiſit ſa premiere queſtion lui confirma la juſteſſe de ſon ſoupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude; il lui fit ſentir le danger de cette manœuvre, dont la ceſſation & quelques remedes ont arrêté en très-peu de jours les progres du mal, & produit même quelque amendement.

Outre la maſturbation ou la ſouillure manuelle, il eſt une autre ſouillure

qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*.

Lesbides, infamem quæ me fecistis, amatæ ;

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fit plus d'une fois l'objet des épigrammes & des Satyres de ce siecle.

Lenonum ancillas posita Laufella corosina ;
Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.
Ipsa Medullina frictum crissantis adorat.
Palmam inter dominas virtus natalibus æquat (1)

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi-ressemblance aux hommes, qui mal-examinée, a fait croire pendant bien des siecles, à la chimere des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire, & sur laquelle M. *Tronchin* a donné une savante dissertation, opere tout le miracle, & l'abus odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuses, peut-être, de cette espece de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des

(1) JUVEN. *Sat.* VI, v. 321.

fonctions viriles (1). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillures ; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes menent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, & qu'il seroit aisé de trouver plus d'une *Laufella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la nature, pour croire qu'ils doivent faire disparoître les différences arbitraires de la naissance.

L'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroissoient avoir de l'affection pour elles.

Il est tems de finir de si tristes détails, je me lasse de peindre les turpitudes & les miseres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur

(1) *Illas dixit Græciæ* TRIBADES, *Gallis dicuntur* RIBAUDES : *monstrum quotidie nascens, & qui eò confidentius sese tradunt quellæ, quod abest fœconditas, ut dixit* JUVENALIS :

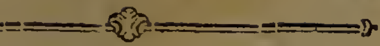
Quod abortivo non est opus.

place ailleurs, & je passe à l'examen des causes; après cette observation générale: c'est que les jeunes gens nés avec une constitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment, tous ne l'éprouvent pas également sévere. Ceux sur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'ectisie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'asthme, de crachemens de sang, de migraines, d'épilepsie, qui ont du penchant à cette espece de nouûre dont j'ai parlé plus haut; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement persuadés, que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, & les jettera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Tartareas vivum constat inire vias.



ART.



ARTICLE II.

Les causes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur séminale.

COMMENT une trop grande émission de semence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, & les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles, seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver son utilité par les témoignages des Médecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, & de déterminer ses effets sur le corps. La section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent pro-

duire les circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

Hippocrate a cru qu'elle ſe ſéparoit de tout le corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps; elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'eſt la foibleſſe qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que ſoit la doſe qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont ſe rendre aux parties génitales: quand celles-ci ſe trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui ſe communiquant dans tout le corps, y porte une impreſſion de chaleur & de plaiſir; les humeurs entrent dans une eſpece de fermentation, qui en ſéparent ce qu'il y a de plus précieux & de plus balſamique, & cette partie ainſi ſéparée du reſte, eſt portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (1). *Galien* adopte ces idées. *Cette humeur*, dit-il, *n'eſt que la partie la plus ſubtile de toutes les autres, elle a ſes veines & ſes nerfs qui la portent de tout le corps aux teſticules* (2) *En perdant la ſemence*,

(1) De Genitira, Foëſ. p. 231.

(2) De Spermate, l. 1, c. 1, t. 8, p. 135.

dit-il ailleurs, *on perd en même tems l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur* (1). Le même auteur nous a conservé dans son histoire de la philosophie, les opinions des différens Philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. *Aristote*, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoîtra le prix des observations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carriere, l'appelle *l'excrément du dernier aliment*, (ce qui signifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens,) *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit.* Pythagore dit que c'est *la fleur du sang le plus pur. Alcmœon* son éleve, physicien & médecin distingué, l'un des premiers qui ait connu l'importance de disséquer les animaux, & celui des philosophes païens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'ame; *Alcmœon*, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, & il n'y a que deux ou trois ans, qu'un Médecin célebre a adopté & amplifié ce

(3) De Semine, l. 1, c. 25, t. 1, p. 1281.

ſyſtême ; il indique les paſſages par leſquels le cerveau va aux teſticules, qu'il regarde comme des ganglions, & non pas comme des glandes, & c'eſt par la diſſipation du cerveau qu'il explique tous les phénomenes de l'épuiſement vénérien.

Platon eviſageoit cette liqueur comme *un écoulement de la moëlle de l'épine. Démocrite* penſoit comme *Hippocrate* & *Gallien. Epicure*, cet homme reſpectable, qui a connu mieux que perſonne que l'homme n'étoit heureux que par les plaiſirs, mais qui en même tems a fixé ces plaiſirs par des regles que le héros chrétien ne déſavoueroit pas ; *Epicure*, dont la doctrine a été ſi cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y ſont laiſſé ſurprendre & ont pris pour un debauché, dit M. *de Fénelon*, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très-réglées, j'ajouterai, dont les principes ſont la cenſure la plus ſévere des dogmes de ſes prétendus ſectateurs modernes, qui ne connoiſſant de lui que ſon nom, en abuſent indignement pour autoriſer des ſyſtêmes d'infamie, qu'il abhorroit, & dont les ſages qui aiment le vrai,

ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire ; si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un : *Epicure*, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'ame & du corps* ; fondoit sur cette idée, les préceptes qu'il donnoit de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens different en quelque chose, tous prouvent combien on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé, est-elle analogue à quelqu'autre humeur ? Est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, si fréquens & si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisément, dit M. Hofmann, *comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules puisque ces deux organes séparent du sang, la lymphe la plus subtile & la*

plus exquise, qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps (1). *Le liquide séminal*, dit-il ailleurs, *se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps : il paroît être de la même nature ; de-là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits.* M. de Gorter est dans la même idée : *le sperme est la plus parfaite & la plus importante de toutes les liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec les esprits animaux prouve que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites* (2). En un mot, il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, que

(1) Même endroit, Cas. 102, p. 293.

(2) De perspiratione insensibili, c. 17, §. 5, page 219.

En 1720 le Docteur G. A. JACQUES soutint à Paris une these sur cette question, *An humorum præstantior semen ?* &, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

c'eſt une liqueur extrêmement importante qu'on pourroit appeller *l'huile eſſentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être *l'eſprit recteur*, dont la diſſipation laiſſe les autres humeurs foibles, & en quelque façon évantées.

Quelle que ſoit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puiſqu'elle eſt ſéparée des autres, qu'elle eſt dépoſée dans ſes réſervoirs, de quel uſage peut-elle être au corps ? L'on accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaiſſeaux, & qui par-là même fourniſſent à la nutrition, tel que le ſang, la ſéroſité, la lymphe, &c., doit affoiblir; mais il eſt plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui eſt iſolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord, que des exemples ſemblables, & trop fréquens pour n'être pas généralement connus, auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a perſonne qui n'ait vu, qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit à un point dont les influences ſe font quelquefois reſſentir pendant le reſte de la vie, à une nourrice dont la ſanté n'eſt pas vigoureuſe, & que la plus robuſte ſuccombe au bout d'un certain terme.

La raiſon en eſt ſenſible ; en vuidant trop ſouvent les réſervoirs deſtinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une ſuite néceſſaire des loix de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette ſécrétion devient exceſſive ; toutes les autres en ſouffrent, ſur-tout la nutrition, qui n'eſt qu'une eſpece de ſécrétion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais, en ſecond lieu, il y a pour la ſemence une réponſe, qui n'a pas lieu pour le lait ; le lait eſt une liqueur ſimplement nutritive, dont la trop grande ſécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la ſemence eſt une liqueur active, dont la préſence produit des effets néceſſaires au jeu des organes, qui ceſſent ſi on l'évacue : une liqueur, par-là même, dont l'émiſſion ſuperflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il eſt des humeurs, telles ſont la ſueur & la tranſpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles ſont ſéparées des autres humeurs, & expulſées des vaiſſeaux de la circulation. Il en eſt d'autres, telle eſt l'urine, qui, après cette ſéparation & cette expulſion, ſont retenues pendant un certain tems dans des réſervoirs deſtinés à cela, & dont elles ne ſortent, que quand elles ſont

en aſſez grande quantité pour exciter, ſur ces réſervoirs, une irritation, qui les force mécaniquement à ſe vuider. Il en eſt de troiſiemes qui ſont ſéparées & retenues, comme les ſecondes, dans des réſervoirs, non point dans la vue d'être, du moins entiérement, évacuées; mais pour acquérir, dans ces réſervoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la maſſe des humeurs. Telle eſt, entre pluſieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les teſticules, elle paſſe de-là par un canal aſſez long, dans les véſicules ſéminales, & eſt conſtamment repompée par les vaiſſeaux abſorbants, & de proche en proche, rendue à la maſſe totale des humeurs. C'eſt une vérité que l'on démontre par bien des preuves, une ſeule ſuffit. Dans un homme ſain, la ſéparation de cette liqueur ſe fait continuellement dans les teſticules; elle ſe rend dans ſes réſervoirs, dont l'étendue eſt très-bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui ſe ſépare en un jour; cependant il eſt des hommes continens, qui n'en évacuent point pendant des années entieres. Que deviendroit-elle ſi elle ne rentroit pas continuellement dans les vaiſſeaux de la circulation? Rentrée

qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation, à la route & à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les arteres, & cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs (1). Aussi il est probable que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épididimes, qui sont une espece de premier réservoir adhérent aux testicules, & dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule aux vésicules séminaires.

Galien avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le méchanisme, *Tout est plein*, dit-il, *chez ceux qui ne commercent point avec les femmes ; l'on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce.* Il se donne

(1) J'adopte, ou je parois adopter ici le systême commun, que les veines ordinaires, absorbent, dans le systême de M. HUNTER, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres à une très-grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espece y sont très-abondans.

ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps : enfin il décide, *qu'elle est d'une vertu exquise, & qu'ainsi elle peut communiquer très-promptement de sa force à toutes les parties du corps* (1). Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, & conclut enfin : *est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps? Le cerveau produit bien les sensations & les mouvemens, & le cœur donne aux arteres la force de battre !* Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siecle. *La semence est gardée dans les vésicules séminaires jusqu'à ce que l'homme en fasse usage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems-là, la quantité qui s'y trouve, excite l'animal à l'acte vénérien ; mais la plus grande quantité de cette semence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force est repompée dans le sang, & elle y produit, en y entrant,*

(1) De semine, l. 1, c. 34, t. 1, p. 1279.

des changemens bien ſurprenants ; la barbe, les poils, les cornes ; elle change la voix & les mœurs ; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens, c'eſt la ſemence ſeule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les eunuques (1).

Comment la ſemence opere-t-elle ces effets ? C'eſt là un de ces problêmes dont la ſolution n'eſt peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité, c'eſt que cette liqueur eſt un *ſtimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche ; ſon odeur forte, & l'irritation qu'elle exerce ſur les organes de la génération, ne laiſſe aucun doute là-deſſus, & l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées & remêlés aux humeurs, aiguillonnent légerement, mais ſans interruption, les vaiſſeaux, qui par-là même, ſe contractent avec plus de force ; leur action

(1) HALLER, Prim. lin. phyſ. §. 798. L'on peut conſulter ſur ces matieres WHARTON *de glandulis*, RUSSEL *de œconomia naturæ in glandul. mord.* p. 92. SKMEIDER *de regreſſu ſeminis maſſam ſanguineam.* Supplem. aux actes des Savans de Leipſick, t. 5, p. 252, & une foule d'autres Auteurs phyſiologiſtes.

ſur

ſur les fluides eſt plus efficace ; la circulation eſt plus animée, la nutrition plus exacte ; toutes les autres fonctions ſe font d'une maniere plus parfaite ; quand ce ſecours manque, pluſieurs fonctions ne ſe développent jamais ; c'eſt le cas des eunuques (1), toutes ſe font mal.

Il ſe préſente ici une queſtion aſſez naturelle ; c'eſt pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux, que ceux qui s'épuiſent par les débauches vénériennes ? Il n'eſt guere poſſible de répondre exactement à cette queſtion, qu'à la fin de la ſection ſuivante.

SECTION VII.

Examen des circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

Il y a pluſieurs évacuations qui ſe font ſans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres ſe font, dans l'état de parfaite ſanté ; avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence ſur le reſte de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matiere,

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage ſur ces hommes imparfaits, doivent ſe procurer WITHOF *de caſtrat's.*

suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vîtesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps. Le coït, dit *Démocrite*, est une espece d'épilepsie. *C'est*, dit M. de Haller, *une action très-violente, qui est très-voisine de la convulsion, & qui par-là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le systême nerveux*.. L'on a vu dans les observations que j'ai rapportées plus haut, & dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espece d'épilepsie; & la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raison, une preuve que ce ne pouvoit être la seule privation de la semence qui l'oc-

casionnoit ; mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir, c'est l'affoiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur l'*Amman* d'une ville de Suisse, dont *F. Platerus* nous a conservé l'histoire, & qui, s'étant remarié déjà vieux, fut saisi en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de Charlatans ; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remedes, qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape, le succès en fut d'abord le même : mais plein de confiance, il voulut aller jusqu'au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi

(1) Felic. Plateri Observat. lib. prima. Suffocatio ex congressu, p. 174.

un ſymptome convulſif. *Hippocrate* parle d'un jeune homme à qui des excès en vin & en femmes avoient occaſionné, entr'autres ſymptomes, des palpitations continuelles (1); & *Dolaeus* en a vu un ſaiſi dans l'acte même d'une palpitation ſi violente, qu'il auroit été étouffé s'il avoit perſiſté (2). L'on trouve dans *Hoffmann* d'autres faits ſemblables.

L'obſervation de l'enfant, cité plus haut, eſt encore une preuve qui n'a pas échappé à la ſagacité de M. *Raſt*, du pouvoir de la cauſe convulſive; puiſqu'à cet âge il ne pouvoit guere évacuer qu'une humeur des proſtates, & non point une véritable ſemence.

Ces remarques ont été ſaiſies par le plus grand nombre de bons auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. *Galien* paroît les avoir déjà faites. *La volupté, elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. M. *Fleming* n'a pas omis cette cauſe dans ſon beau poëme ſur les maladies des nerfs,

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas. (1)

Sanctorius établit poſitivement, que les

(1) Epidem. l. 3, ſ. 7, æg. 17 Foeſ. p. 1119.
(2) Encyclop. Medic. l. 2, c. 6, p. 347.
(1) Neuropathia, l. 1, v. 375.

mouvemens affoibliſſent plus que l'émiſſion du ſperme; & il eſt bien étonnant que M. *Gorter*, ſon commentateur, ait cherché à perſuader le contraire. La raiſon qu'il en donne, en aſſurant que ces mouvemens n'affoibliſſent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parce qu'ils ne ſont pas convulſifs*, ne perſuadera perſonne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. *Liſter*, *Noguez*, *Quincy*, qui ont commencé le même ouvrage avant lui, ne penſent pas comme lui, & ils attribuent une partie du danger à l'affoibliſſement que laiſſent les convulſions. Le coït, dit *Noguez*, eſt une convulſion; il diſpoſe les nerfs aux mouvemens convulſifs, & la plus légere occaſion les fait naître (1).

J. A. Borelli, l'un des premiers créateurs de la phyſiologie, ne les avoit pas enviſagés comme M. *Gorter*: il eſt poſitif ſur cet article: *cet acte eſt accompagné d'une eſpece d'affection convulſive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (2).

M. *Senac* attribue poſitivement aux nerfs les foibleſſes qui ſuivent le coït.

(1) Sect. 6, aph. 10.

(2) De motu animal. l. 2, c. 12 prop. 170.

La caufe la plus vraifemblable de la fyncope qui furvient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, *C'eft*, dit-il, *l'action des nerfs qui fe mettent alors en jeu. Cela eft confirmé par l'abattement ou par la fyncope qui fuivent l'effufion du fperme ; car ce n'eft qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défalllance.* (1).

M. *Lewis* (2) l'attribue plus à cette caufe qu'à l'autre, tout comme *Sanctorius*.

Dès qu'il y a convulfion, le genre nerveux fe trouve dans un état de tenfion, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la fuite néceffaire eft un relâchement exceffif. Tout organe, qu'on a monté au-deffus de fon ton, retombe au-deffous par-là même, les fonctions qui en dépendent fe font néceffairement mal, & comme les nerfs influent fur toutes, il n'en eft point qui n'éprouvent quelque dérangement, quand ils font affoiblis.

Une raifon qui contribue auffi à l'affoibliffement du genre nerveux, c'eft l'augmentation de la quantité du fang

(1) Traité du cœur, l. 4, c. 12 §. 3, p. 539.
(2) Aphor. 4, p. 6.

dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, & qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie ; l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs, & *Hoffmann*, rapporte celui d'un soldat qui, se livrant a cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même ; l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang, qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (1). Cette quantité de sang distendant les nerfs, les affoiblit : ils résistent moins aux impressions, & c'est ce qui fait leur foiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence & les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes ; la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique, qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de

(1) De morb. à nim. venere, §. 17.

tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la Diætetique; & la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut: d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire & même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les especes de goutte ou de rhumatisme, une foiblesse étonnante dans le dos, la consomption, la foiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête, & un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici, en un mot, rien n'abrege autant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la premiere de toutes les causes qui affoiblissent, & cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives; l'estomac est presqu'entiérement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent: vérité d'observations, qui, jointe à la suivante & à la variété

(1) LYNCH guide to health, p. 306.

des impreſſions premieres, & ſouvent fâcheuſes, que ce qu'on avale produit ſur ce viſcere, rend raiſon de la fréquence, de la bizarrerie & de l'opiniâtreté de ſes maladies. Il eſt, de toutes les parties du corps, l'une de celle qui reçoit le plus grand nombre des nerfs, & dans laquelle, par-là même, il ſe diſtribue une plus grande quantité d'eſprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité ou altere la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viſcere plus que d'aucun autre; & c'eſt ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il eſt deſtiné, fait que, dès qu'elle ſe fait moins bien, toutes les autres s'en reſſentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra,
At contra ejuſdem franguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digeſtions ſe font imparfaitement, les humeurs prennent un caractere de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs deſtinations; mais qui empêche ſur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il ſuffit, pour s'aſſurer de l'influence géné-

(1) Q. SEREN. SAMM.

rale de l'eſtomac, d'obſerver l'état d'une perſonne qui éprouve une digeſtion laborieuſe, les forces ſe perdent dans quelques minutes; un mal-aiſe général rend la foibleſſe plus à charge; les organes des ſens s'émouſſent; l'ame même n'exerce ſes facultés qu'imparfaitement; la mémoire, & ſur-tout l'imagination paroiſſent anéanties; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'eſprit d'un ſot, qu'une digeſtion pénible.

Une belle obſervation rapportée par M. *Payva*, Médecin Portugais habitué à Rome, répand un grand jour ſur l'affoibliſſement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'eſtomac. *Quand les deſirs vénériens*, dit-il, *ſont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une eſpece de ſenſation agréable à l'orifice de l'eſtomac; mais s'ils ſatisfont ces deſirs avec trop d'impétuoſité & au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une ſenſation extrêmement déſagréable & fâcheuſe qu'ils ne peuvent pas exprimer; & ils payent bien chérement leur excès par la maigreur, le maraſme, &c. dans leſquels ils tombent* (1).

(1) In tentigine ardentiſſima Juvenum ineſt

Aretée avoit déjà connu cette vérité (1), & M. *Boerhaave* emploie les mêmes expressions que M. *Payva* : il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe, à mesure qu'ils reprennent leurs forces (2) : il confirme la même chose ailleurs, en y joignant une regle de pratique très-utile : c'est que quand il survient des accès d'épilepsie, après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac (3).

2°. La foiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques & spasmodiques est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission : en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles péchent, les nerfs s'en ressentent, & s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les



quid grati in ore ventriculi ; in concubitum ruant salacissimi, & ultrà vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratissimum amarumque quod exprimere nequeunt : pœnas & luunt, & pœnitentia dolent : Hinc macies, marasmus, &c. G. R. De Payva. De affectu atrabilario mirachiali, &c. p. 17.

(1) De morb. choronic. l. 2, c. 6 stomachus delectationis tristitiæque princeps est.

(2) De morb. nervor, p. 454.

(3) Ibid, p. 807.

pénetre, étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté; celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, & qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer, sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique, que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, & les objections de quelques physiologistes subalternes ou systêmatiques ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuarion, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé, & qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, & en soustraisant une partie des esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, & en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne

sont

ſont préparés qu'imparfaitement & inſuffiſamment.

Il y a entre les maladies de l'eſtomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premieres font naître les ſecondes, & celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'obſervation journaliere ne le prouveroit pas, la ſeule inſpection anatomique de l'eſtomac ſuffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y diſtribuent, démontre combien ils ſont néceſſaires à ſes fonctions, & combien, par-là même, elles doivent être dérangées, quand ils ne ſont pas en bon état.

3°. Enfin, la tranſpiration ſe fait moins bien : *Sanctorius* a même déterminé la quantité dont elle diminuoit ; & cette évacuation, la plus conſidérable de toutes, ne peut pas être ſupprimée qu'il n'en réſulte promptement une foule de ſymptomes différens.

L'on comprend aiſément qu'il n'eſt point de maladies qui ne puiſſent être produites par cette triple cauſe. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les ſymptomes particuliers ; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage ; & n'intéreſſeroit que les Médecins aux-

quels il eſt inutile : l'on peut voir ce qu'en dit M. *Gorter* (1).

M. *Cliſton Wingtringham* (2) a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux goutteux, & ſon explication mérite d'être lue.

Feu M. *Gunzius* (3), enlevé à la Médecine à la fleur de ſon âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuſe des inconvéniens de ces exces, relativement à la reſpiration ; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle; ſymptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onaniſme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ſes études ; ſes excès dans cette infamie le jetterent dans l'étiſie, & je me rappelle que ſa toux étoit ſi forte & ſi continuelle, que tous ſes voiſins en étoient incommodés. On le ſaigna fréquemment, dans la vue, ſans doute, d'abréger ſes ſouffrances. Une conſultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, ſi

(1) De perſpirat. c. 17, §. 8, 12 & aph.

(2) The Works of the late Cliſton, WINTRINCHAM, c. 2, p. 85, &c.

(3) Comment. in libr. de humoribus, pag. 228.

je ne me trompe, Dauphinois) & lui promit une guérison complette : il mourut deux heures après.

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'ame La solution de ce problême tient à la question insoluble pour nous, de l'influence des deux substances l'une sur l'autre, & nous sommes réduits à l'observation des phénomenes. Nous ignorons, & la nature de l'esprit & celle du corps; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont si intimement unies, que tous les changemens que l'une éprouve sont ressentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vîte, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliment de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, change du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir & penser très-différemment, & nous

font, à leur gré, de nouveaux principes des vices & des vertus, tant sont vrais les vers du premier satyrique moderne :

Tout suivant l'intellect, change d'ordre & de rang :
Ainsi, c'est la nature & l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
C'est un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant est exact le tableau que *Lucrece* a tracé de cette union intime.

---- Gigni pariter cum corpore & unâ
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem:
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.
Indè ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis:
Post ubi jam validis quassatu'st viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus, dementit enim, deliraque fatur. (2)

L'observation nous apprend également que, de toutes les maladies, il n'y en

(1) REGNIER, satire 5.
(2) De natura rerum, l. 4, v. 446.

a point qui affecte l'ame plus promptement que celles du genre nerveux : les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent presqu'ordinairement dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve, qui, en même tems, nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui, comme on l'a dit plus haut, sont toujours légérement épileptiques, produisent cet affoiblissement du cerveau, & par-la méme des facultés.

L'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux est suivi de celui des sens: & cela est naturel. *Sanctorius*, *Hoffmann* & quelques autres ont cherché a expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulierement ; mais leurs raisons, qui sont vraies ne me paroissent pas suffisantes. Les principales, & celles qui sont particulieres à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, & qui, étant toutes susceptibles de différens vices, le rendent infiniment plus sujets à des dérangemens que les autres. Les nerfs en second lieu, servent ici à plusieurs usages, & sont en très-grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le tems de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forment une preuve

ſenſible, produit dans les vaiſſeaux d'abord une foibleſſe, & enſuite des engorgemens, dont la perte de la vue eſt une ſuite néceſſaire.

Il eſt aiſé actuellement de répondre à la queſtion propoſée plus haut; pourquoi les eunuques, qui n'ont point de ſemence, ne ſont-ils pas expoſés aux maladies que nous venons de décrire?

Il y en a deux raiſons très-ſuffiſantes. La premiere, c'eſt qu'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée & repompée; d'un autre côté ils ne perdent point cette pattie précieuſe du ſang, deſtinée à devenir ſemence. Ils n'éprouvent pas ces changemens, qui ſont dûs à la ſemence préparée & que j'ai indiqués plus haut, mais ils ne doivent pas non plus être expoſés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit, ſi l'on veut, me permettre d'employer les termes des métaphyſiciens, diſtinguer la ſemence en *ſemence à faire*, *ſemen in potentia*; c'eſt cette partie précieuſe des humeurs, que les teſticules ſéparent: & *ſemence faite*, *ſemen in actu.* Si la premiere ne ſe ſépare pas, la machine manque des ſecours qu'elle retire de la ſemence préparée, & n'é-

prouve point les changemens qui en dépendent; mais elle ne s'appauvrit pas; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas; on reſte dans l'état d'enfance. Quand la ſemence ſe ſépare & s'évacue, c'eſt alors une privation, un appauvriſſement réel. La ſeconde raiſon, c'eſt que les eunuques n'éprouvent point ce ſpaſme, auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui ſuivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuſe, moins travaillée, que le ſperme de l'homme, ſa perte ne les affoiblit peut-être pas auſſi promptement; mais quand elles vont juſqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, & naturellement plus diſpoſé au ſpaſme, les accidens ſont plus violens. Des excès ſubits les jettent dans des accidens analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai parlé plus haut, pag. 42, & j'ai été le témoin d'un triſte ſpectacle en ce genre. En 1746, une fille âgée de vingt-trois ans, défia ſix Dragons Eſpagnols, & ſoutint leurs aſſauts pendant toute une nuit dans une maiſon aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante: elle expira le ſoir, baignée dans

ſon ſang, qui ruiſſeloit de la matrice, Il eût été intéreſſant de s'aſſurer ſi cette hémorrhagie étoit la ſuite de quelque bleſſure, ou ſi elle ne dépendoit que de la dilatation des vaiſſeaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Cauſes de dangers, particuliers à la maſturbation.

L'ON a vu plus haut, que la maſturbation étoit plus pernicieuſe que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particuliere, établiront que la raiſon en eſt une volonté ſpéciale de Dieu, pour punir ce crime. Perſuadé que les corps ont été aſtreints, dès leur création, à des loix qui régiſſent néceſſairement tous les mouvemens, & dont la Divinité ne change l'économie, que dans un petit nombre de cas réſervés, je ne voudrois avoir recours aux cauſes miraculeuſes, que quand on trouve une oppoſition évidente avec les cauſes phyſiques. Ce n'eſt point le cas ici : tout peut très-bien s'expliquer par les loix de la méchanique du corps, & par celles de

ſon union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux cauſes ſurnaturelles, a déjà été combattue par *Hippocrate*; qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particuliere de Dieu, fait cette belle réflexion : *Il eſt vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les autres : elles n'en viennent pas plus les unes que les autres, parce que toutes ſont une ſuite des loix de la nature, qui régit tout* (1).

Sanctorius, dans ſes obſervations, nous fournit une premiere cauſe de ce danger particulier. *Un coït modéré eſt utile*, dit-il, *quand il eſt ſollicité par la nature; quand il eſt ſollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés de l'ame, & ſur-tout la mémoire* (2). Il eſt aiſé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de ſanté, n'inſpire des deſirs, que quand les véſicules ſéminales ſont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaiſſiſſement qui en rend l'abſorption plus difficile; & cela dénote que ſon évacuation n'affoiblira pas le corps ſenſiblement. Mais telle eſt l'organiſation

(1) De aëre, locis & aquis, *Poeſius*, p. 293.
(2) Sect. 6 aphor. 35.

des parties génitales, que leur action & les desirs qui la suivent, sont mis en jeu, non-seulement par la présence d'une humeur séminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ses parties; elle peut, en s'occupant des désirs, les mettre dans cet état qui les produit, & le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin, comme de ceux de tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos, que quand ils le sont par la nature. La faim & la soif indiquent le besoin de prendre des alimens & de la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps & l'affoiblit. Le besoin d'aller à la selle & d'uriner, sont également marqués par certaines conditions physiques; mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matieres à évacuer. L'on s'assujettit à des besoins sans besoin; & tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, & non-pas la nature qui les sollicitent; ils soustraisent à la nature ce qui lui est nécessaire, & ce dont, par-là même,

elle se garderoit bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs se portent là où il y a irritation, il se fait au bout de certain tems un afflux continuel d'humeurs sur ces parties : il arrive ce qu'*Hippocrate* avoit déjà observé, *quand un homme exerce le coït, les veines séminales se dilatent & attirent la semence* (1).

On peut remarquer ici que l'onanisme a un danger particulier pour les enfans avant le tems de la puberté ; il n'est pas commun, heureusement, de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe qui en abusent avant cette époque, mais il ne l'est que trop qui abusent d'eux-memes; un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le moderent ; une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle & n'a point de bornes.

Une seconde cause ; c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, & qui est bien peint dans l'*Onania Anglois. Cette impudicité*, dit-il, *n'a pas plutôt subjugué le cœur, qu'elle poursuit le criminel par-tout ; elle s'en saisit, & l'occupe en tout tems & en tout*

(1) De naturâ pueri, tex. 22. FOES. p. 242.

lieu : au milieu des occupations les plus ſérieuſes, des actes de Religion même, il eſt en proie aux deſirs & aux idées laſcives qui ne l'abandonnent jamais (1). Rien n'affoiblit autant, que cette tenſion continuelle de l'eſprit, toujours occupé du même objet. Le maſturbateur uniquement livré à ſes méditations ordurieres, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les ſiennes ſur une ſeule queſtion ; & il eſt rare que cet excès ne nuiſe pas. Cette partie du cerveau, qui ſe trouve alors en action, fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muſcle longtems & fortement tendu : il en réſulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détourner l'ame de cette idée, c'eſt bien le cas des maſturbateurs, ou une incapacité d'action. Epuiſés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, cata-

(1) P. 17 L'on trouve un très-beau morceau ſur la force & les dangers des habitudes voluptueuſes, dans le nouveau Traité de M. PUJATTI, Profeſſeur à Pâdoue, & célèbre dès longtems par d'excellens ouvrages. *De victu febricitantium*, p. 60,

lepſie,

lepsie, épilepsie, imbécillité, perte de sens, foiblesse du genre nerveux, & une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien, (cette classe n'est que trop nombreuse) il en est qui n'y sont pas propres; un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaisans. Je pourrois en citer, que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, & qui le rend à juste titre l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premieres causes, il en résulte nécessairement une troisieme, c'est la fréquence même des actes: l'ame & le corps concourent, dès qu'une fois

(1) Voyez GAUBII, Institutiones pathologicæ, §. 519.

l'habitude a pris un peu de force, pour ſolliciter à ce crime. L'ame, obſédée par les penſées immondes, excite les mouvemens laſcifs ; & ſi elle eſt diſtraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération, le rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'obſervations ſeroient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvoient prévoir qu'ici un premier faux-pas en entraîne un autre ; qu'ils ſont preſque maîtriſés par la tentation ; qu'à meſure que les motifs de ſéduction augmentent, la raiſon, qui devroit les contenir, s'affoiblira ; & qu'enfin ils ſe trouveront en peu de tems, plongés dans une mer de miſere, ſans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en retirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, ſi le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire :

Virtutem videant, intabeſcantque relicta. *Perſ.*

Cependant le danger eſt proche & le temps opportun de l'amendement eſt court.

. . . . Cinis & manes & fabula fies ;

Vive memor lethi: fugit hora: hoc quod loquor inde eſt. *Perſ.*

Pendant que j'étudiois en philoſophie à Geneve, tems dont le ſouvenir me ſera cher le reſte de mes jours, un de mes condiſciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abſtenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons: il n'attendit pas long-tems ſon châtiment, & il périt miſérablement de conſomption, au bout de deux ans. On trouve un fait ſemblable dans l'*Onania* (1). L'ingénieux auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent journal latin qui paroiſſoit à Berne, il y a quatre ans, raconte à propos de cette obſervation, que tout un college trompoit quelquefois, par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le ſommeil, que leur inſpiroit les leçons d'une métaphyſique ſcholaſtique, qu'un três-vieux Profeſſeur leur faiſoit en dormant (2); mais cette hiſtoriette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible diſſolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

(1) P. 126.
(2) Excerptum totius Italicæ & Helveticæ litteraturæ pro anno 1759, t. 1, p. 93.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce ſiecle, ce qui ſuit. On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une ſociété entiere de garnemens de quatorze & quinze ans s'étoit réunis pour la pratique de ce vice, & toute une école en eſt encore infectée (1).

La ſanté d'un jeune Prince ſe perdoit journellement, ſans qu'on pût en découvrir la cauſe. Son Chirurgien la ſoupçonna, l'épia, & le ſurprit en flagrant délit, il avoua qu'un de ſes valets-de-chambre l'avoit inſtruit, & qu'il étoit retombé ſouvent. L'habitude étoit ſi forte, que lés conſidérations les plus preſſantes, préſentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant ; ſes forces. ſe perdoient journellement, & on ne put le ſauver qu'en le faiſant garder à vue jour & nuit pendant plus de huit mois.

(1) *De l'expérience* en Allemand par M. ZIMMERMANN, t. 2, p. 409. Je tire ce fragment de ceux que ſon amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur ; preſque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à ſuivre celui-ci,

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres. « Il faut bien des efforts,
» *ce sont ses termes*, pour vaincre l'habitude qui nous est rappellée à chaque instant. Je vous l'avoue en rougissant, la vue d'un objet féminin, quel qu'il soit, fait naître chez moi des desirs. Je n'ai pas même besoin de ce secours ; ma sale ame n'est que trop portée à me représenter sans cesse des objets de concupiscence. Cette passion ne s'allume plus chez moi, il est vrai, que je ne me rappelle en même tems tous vos avis : je combats, mais ce combat même m'épuise. Si vous pouviez trouver le moyen de détourner mes pensées de cet objet, je crois que ma guérison seroit bien proche. »

L'on a déja vu dans l'extrait de l'*Onania*, que la réitération fréquente avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire, & regne despotiquement. Des organes sans cesse irrités, contractent une disposition morbifique qui devient un aiguillon toujours présent, indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des

parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner : l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une maladie analogue. Il n'eſt point étonnant ſi le concours de ces deux cauſes, morale & phyſique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée eſt propre à effrayer ſalutairement les perſonnes chez leſquelles il y a encore quelques veſtiges de raiſon & de pudeur !

Une quatrieme cauſe de l'épuiſement des maſturbateurs, c'eſt qu'indépendamment même des émiſſions de ſemence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils ſe plaignent, les épuiſe conſidérablement. Toute partie, qui eſt dans un état de tenſion, produit une dépenſe de forces, & ils n'en ont point à perdre : les eſprits s'y portent en plus grande abondance, ils ſe diſſipent, ce qui affoiblit ; ils manquent aux autres fonctions qui, par-là même, ſe font imparfaitement : le concours de ces deux cauſes a les ſuites les plus dangereuſes. Un autre accident auquel cette quatrieme cauſe rend les maſturbateurs plus ſujets, c'eſt une eſpece de paralyſie des organes de la génération, d'où naiſſent l'impuiſſance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée ſimple, parce

que les parties relâchées laiſſent échapper la véritable ſemence à meſure qu'elle arrive, & ſuinter continuellement l'humeur que ſéparent les proſtates, & qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urethe acquiert une diſpoſition catharreuſe, qui la diſpoſe à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes, diſpoſition, pour le dire en paſſant, moins rare qu'on ne penſe, qui n'eſt point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poulmon, mais qui attaque ſouvent tous les viſceres creux; qu'on méconnoît, parce qu'on ne la ſoupçonne pas, & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoît. Il ſeroit aiſé de trouver, dans les obſervateurs, des exemples de cette maladie traitée pour un autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une eſpece de goût ſingulier, aux Vénus du plus bas étage, & ne les connoiſſant guere que dans les coins de rues & debout, tomba dans l'épuiſement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou deſſéchement des cuiſſes & des jambes, jointe à une paralyſie de ces parties, qui paroiſſoit être une ſuite de l'attitude dans

laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié & l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquieme cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation ? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise, a besoin, pour se maintenir dans ces si tuations, sur-tout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muscles; & cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une foiblesse, les malades qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on sent par-là même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers que dans le dernier cas; & *Sanctorius* avoit déjà indiqué le danger de cette attitude; *usus coïtûs stando, lædit; nam musculos & eorùm utilem perspirationem diminuit.*

D'autres observations bien constatées fournissent une sixieme cause qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivans transpirent ; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement tenue, & qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems, une autre espece de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, & les porte dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrens invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de M. *Senac*, qui sortent de notre corps, & qui y entrent (1). Il est démontré que, dans quelque cas, cette inspiration est très-considérable. Les personnes fortes ex-

(1) L'on peut voir par la démonstration de cette vérité, dans l'endroit que je cite, l. 3. c. 3. *. 7 du Traité du cœur, ouvrage qui n'auroit rien laissé à desirer si son illustre Auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, & voir un point de perfection que les autres ne desirent même pas.

ſpirent plus ; les foibles, qui n'ont preſque point d'atmoſphere propre, inſpirent davantage ; & cette partie exſpirée, ou cette tranſpiration des perſonnes bien portantes, contient quelque choſe de nourricier & de fortifiant qui, inſpirée par un autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce ſont ces obſervations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards à qui on l'a conſeillée ; pourquoi, cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuiſent. L'on tranſpire plus dans le tems du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation eſt augmentée. Cette tranſpiration eſt peut-être plus active, plus ſpiritueuſe que dans tout autre tems ; c'eſt une perte réelle que l'on fait, & qui a lieu, de quelque façon que ſe faſſe l'émiſſion du ſperme, puiſqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle eſt réciproque, & alors l'on inſpire ce que l'autre exſpire. Cet échange eſt mis hors de doute par des obſervations sûres. J'ai vu, il n'y a pas long-tems, un homme qui

n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun ſymptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme qui, dans le même inſtant lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compenſe les pertes de l'autre. Dans celui de la maſturbation, le maſturbateur perd & ne recouvre rien.

En obſervant l'effet des paſſions, on découvre une ſeptieme différence entre ceux qui ſe livrent aux femmes & les maſturbateurs; différence qui eſt toute au déſaventage de ces derniers. La joie qui tient à l'ame, & qu'il faut bien diſtinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout; cette joie, dis-je, aide les digeſtions, anime la circulation, favoriſe toutes les fonctions, rétablit les forces, les ſoutient. Si elle ſe trouve réunie avec les plaiſirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, & l'obſervation le prouve. *Sanctorius* l'a remarqué. *Après un coït exceſſif*, dit-il, *avec une femme qu'on aimoit & qu'on deſiroit, l'on n'éprouve pas la laſſitude qui devroit être la ſuite de cet excès, parce que la joie que l'ame éprouve, augmente la force du cœur, favoriſe les fonctions, & répare ce qu'on*

a perdu. C'eſt ſur ce principe que *Venette*, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre ſur le dangèr des plaiſirs de l'amour pouſſés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuiſe moins qu'avec une laide. *La beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les eſprits. Il faut croire, avec S. Chryſoſtome, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime eſt beaucoup plus grand de ce côté là que de l'autre.* Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaiſirs procurés par les moyens qui ſont dans ſes voies, qu'à ceux qui y répugnent ?

Une huitieme & derniere cauſe qui augmente les dangers de la maſturbation, c'eſt l'horreur des regrets dont elle doit être ſuivie, quand les maux ont déſillé les yeux ſur le crime & ſur ſes dangers.

Miſeri quorum gaudia crimen habent.
Foin des plaiſirs, que le remords doit ſuivre.

Et s'il en eſt qui ſoient dans cas, ce ſont les maſturbateurs. Quand le voile eſt tombé, le tableau de leur conduite ſe préſente ſous les faces les plus hideuſes : ils ſe trouvent coupables d'un crime dont la juſtice divine ne voulut pas

pas surseoir la punition, & qu'elle punit sur le champ de mort, d'un crime réputé très-grand crime par les Païens même.

Hoc nihil esse putas : scelus est, mihi crede ; sed ingens
Quantum vix animo concipis ipse tuo. *Mart.*

La honte qui les suit augmente infiniment leur misere. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage ; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystere, & ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie ? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystere ne doit-elle pas être à ses propres yeux, une preuve du crime de ces actes ? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux ? On lit dans plusieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on est en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs,

& dont elle se sert pour conserver l'espece, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé : c'est un homme emporté par la passion qui s'oublie ; l'on est bien plus porté à le justifier, que celui qui péche en violant toutes les loix, en renversant tous les sentimens, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la société, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreller sans cesse. *Il me semble*, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, *que chacun lit sur mon visage l'infame cause de mon mal; & cette idée me rend la compagnie insoutenable.* Ils tombent dans la tristesse & dans le désespoir : on en a vu des exemples dans la quatrieme section de cet ouvrage ; & ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation Et quels sont ces effets de la tristesse ? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserremens qui paroissent être l'effet le

plus particulier de la triſteſſe ; ces épanchemens d'humeurs, qui ſont une ſuite des reſſerremens : *les couloirs du foie ſe ferment*, dit M. de SENAC, *& la bile ſe répand par-tout le corps ;* les ſpaſmes, les convulſions, les paralyſies, les douleurs, l'augmentation de l'angoiſſe à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une ſuite de ceux ci.

Il eſt inutile de m'étendre davantage ſur les dangers particuliers à la maſturbation ; ils ne ſont que trop réels & trop démontrés ; je paſſe aux moyens de guériſon.



ARTICLE III.

LA CURATION.

SECTION IX.

Moyens de guériſon propoſés par les autres Médecins.

IL y a quelques maladies dans leſquelles on eſt preſque sûr du ſuccès des remedes. Celles qui ſont les ſuites des épuiſemens vénériens, &, à plus forte raiſon, de la maſturbation, n'entrent pas dans cette claſſe ; & le pronoſtic

qu'on peut en faire, quand elles ſont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. *Hippocrate* a annoncé la mort. *C'eſt une miſérable maladie*, dit M. BOERHAAVE : *je l'ai vue ſouvent ; je n'ai jamais pu la guérir* (1). M. *van Swieten* traita ſans ſuccès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir miſérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu ſoulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les obſervations des Médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où *Hippocrate* donne la deſcription de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation « Quand le malade ſe trouve dans cet état, » dit-il, faites-lui des fomentations par » tout le corps, enſuite donnez-lui un » remede qui le faſſe vomir ; après cela » un autre qui purge la tête ; enſuite » un qui purge par en bas. Il faut » entreprendre cette cure, ſur-tout au » printems. Après les purgatifs l'on donne » le petit lait ou le lait d'âneſſe ; après

(1) Leçons ſur les inſtituts, §. 779.

» cela le lait de vache pendant quarante
» jours. Pendant qu'il boira le lait, il
» ne mangera point de viande, & on
» lui donnera le soir une bouillie de
» froment. Après avoir fini l'usage du
» lait, on le nourrira des viandes les
» plus tendres, en commençant par une
» petite quantité, & on le rengraissera
» par ce moyen. Il évitera pendant un
» an toute débauche, tout exercice vé-
» nérien, & tout autre exercice immo-
» déré; il se bornera à des promenades
» dans lesquelles il évitera le froid &
» le soleil. »

L'on voit qu'*Hippocrate* commence la cure par un vomitif & par une purgation : son autorité pourroit faire loi, & cette loi, dans le plus grand nombre des cas, seroit nuisible, il est aisé de se retirer de cet embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposoit se jetter de la tête sur l'épine du dos, & que dans un autre endroit il met ceux qui sont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, *parce que non-seulement ils ne peuvent leur faire aucun bien, mais qu'au contraire ils*

peuvent leur faire du mal. (1). Ainsi c'est cette derniere regle qui doit être regardée comme générale ; la premiere forme une exception, & une exception même qui paroit fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, & qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'*Hoffmann* que j'ai déja souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique ; je les rapporterai l'une & l'autre. Un homme de cinquante ans s'étant livré pendant longtems à des excès en femme, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption, sa vue diminua insensiblement, enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage : ce fut à cette époque qu'il prit un émétique pour prévenir la fievre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée : le remede lui fit enfler la tête, & le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un

(1) De ratione victûs in morbis acutis. FOES. p. 405, 406.

énétique, perdit entiérement la vue (1).

M. *Boerhaave*, paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutot que les moyens de l'obtenir. « Il y a peu d'espérance de guérison ; » le lait passe trop facilement ; l'exer- » cice à cheval ne fait aucun bien à » ces sortes de malades, & ils se plai- » gnent que ces remedes les affoiblis- » sent : effectivement, l'exercice rend, » dans l'erreur de leurs songes, l'écou- » lement de la semence plus abondant, » & leur ôte en même tems leurs » forces. Lorsque le jour reparoît, » ils ne quittent leurs lits que baignés » de sueur, & affoiblis par le sommeil » même ; ils ne peuvent supporter les » aromatiques, dont les effets sont aussi » dangereux. La seule ressource, dans » ce cas sont les bons alimens : un » exercice modéré du corps, les bains » des pieds, & les frictions faites avec » précaution (2). »

Parmi les consultations de ce grand homme, que M. *de Haller* a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'a- mour. « Un homme de trente ans s'est

(1) De morbis à nimiâ vener. §. 24 & 25.
(2) Instit. de Med. t. 7, p. 216.

» si fort affoibli les organes de la gé-
» nération, que le sperme s'écoule
» toutes les fois qu'il a quelque com-
» mencement d'érection, car elle n'est
» jamais complette (1), & la semence
» n'est point lancée avec force, mais
» elle s'écoule goutte à goutte : ce qui
» le rend impuissant ; il a la mémoire,
» l'estomac, les reins, les jambes to-
» talement affoiblis. »

M. *Boerhaave* répondit : « Ces ma-
» ladies sont toujours extrêmement dif-
» ficiles à guérir, elles ne se déclarent
» presque jamais que lorsque le corps
» affoibli fait que les remedes restent
» sans effet. On peut essayer ce que
» produiront les suivans : 1°. un ré-
» gime sec & léger, composé d'oi-
» seaux, de viande de bœuf, de mou-
» ton, de veau, de chevreau, rôtie
» plutôt que bouillie ; d'une petite quan-
» tité de bierre excellente ; de peu de
» vin, mais d'un vin très-fortifiant.
» 2°. Beaucoup d'exercice, augmenté
» peu à peu jusques à commencement
» de lassitude, & toujours à jeûn. 3°.

(1) Ce symptôme est très-fréquent parmi les personnes qui se sont épuisées, & il contribue à entretenir l'épuisement ; la plus petite tentation produit un commencement d'érection qui est suivi d'un écoulement.

» Des frictions, avec une flanelle par-
» fumée de la fumée d'encens, sur les
» reins, le bas ventre, le pubis, les
» aines, le scrotum, faites réguliére-
» ment le soir & le matin. 4°. Il faut
» prendre de deux heures en deux heures,
» pendant le jour, une demi-dragme
» de l'opiat suivant :

» *℞. Terræ japon. dr. IV. opopanac.*
» *dr. V. cort. peruv. dr. VI conf. rosar.*
» *rub. unc. I. oliban. dr. II. succ. acac.*
» *unc. ß. syrup. Kerm. q. s. f. l. a. cond.*
» & l'on boira par-dessus demi-once
» du vin médicinal.

» *℞. Rad. caryophyll. mont. Pœn.*
» *mar. aa unc.* 1. *cort. rad. cappat.*
» *tamarisc. aa unc.* 1. *ß. lign. agalloch.*
» *veri unc. vin. gall. alb. lib. VI. f.*
» *l. a. vin. med.* »

J'espere, ajoutoit M. *Boerhaave*, que le malade sera guéri après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, & il mourut au bout de quelques semaines d'une dyssenterie maligne. Quel eût été l'effet du remede? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. M. *Zimmermann* m'a écrit, qu'il en avoit fait faire usage a un malade, pendant deux mois, sans aucun succès.

M. *Hoffmann* indique les précautions

qu'il faut prendre & les moyens qu'il faut employer. » Il faut éviter tous les » remedes qui ne conviennent pas aux » perſonnes foibles, & qui peuvent af- » foiblir un corps déjà énervé : tels » ſont tous les aſtringens, ceux qui » ſont trop rafraîchiſſans, les ſaturnins, » les nitreux, les acides, & ſur-tout » les narcotiques; ils nuiſent tous dans » les cas de cette eſpece, & malheureu- » ſement on ne laiſſe pas que d'en faire » ſouvent uſage.

» Le but qu'on doit ſe propoſer, » c'eſt de rétablir les forces, & de » rendre aux fibres le ton qu'elles ont » perdu. Les remedes chauds, volatils, » aromatiques, ceux qui ont une odeur » forte & agréable, ne conviennent pas » ici; il ne faut que des alimens doux, » & propres à réparer cette ſubſtan- » ce nutritive gélatineuſe, que les éva- » cuations immodérées ont détruite : » tels ſont les bouillons forts de bœuf, » de veau, de chapon, avec un peu de » vin, de ſuc de citron, de ſel, de noix » muſcade & de cloux de girofle. On » joint avec ſuccès à cet uſage celui » des remedes qui favoriſent la tranſ- » piration, & qui raniment le ton lan- » guiſſant des fibres. »

Dans une autre conſultation pour

un masturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres Auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très-utile, tel qu'il se trouve dans une these de M. *Weszpremi*, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1).

W. Conybeare, âgé de trente ans, avoit depuis six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à

(1) C'est la septieme observation. Cette these, bien digne d'être lue, se trouve, avec un très grand nombre de petits ouvrages presque tous excellens & introuvables partout ailleurs, dans la belle collection des theses pratiques, que M. HALLER, qui desire l'avancement de la Médecine avec autant de zèle que de discernement, s'est donné la peine de publier, sous le titre, *Disputationes ad morborum historiam & curationem facientes*. Lausann 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bibliotheques de pratique. La piece que je cite est *Stephani* VESZPREMI *observationes medicæ*. *Trajecti*, 1756, Voyez t. 6, p. 804.

travers d'un nuage épais. Il avoit été ſucceſſivement dans les trois hôpitaux les plus célebres de Londres, *S. Thomas*, *S. Barthélemy* & *Saint Georges*: enfin, il y a deux ans qu'il ſe rendit dans le nôtre. Par-tout, après les autres remedes, on avoit eſſayé ſi la ſalivation mercurielle pourroit le guérir de cette eſpece de goutte ſéreine. Les Médecins étoient laſſés, & le malade entiérement découragé. L'interrogeant en particulier, & avec beaucoup de ſoin ſur ſa maladie, il me dit que de tems en tems, il ſe ſentoit mal tout le long de l'épine du dos, ſur-tout quand il ſe courboit pour prendre quelque choſe; que ſes jambes étoient ſi foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute. ſans s'appuyer, autrement les jambes lui trembloient, & il avoit un vertige & un éblouiſſement; que ſa mémoire étoit ſi fort affoiblie, que quelquefois il paroiſſoit ſtupide; & je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit ſoupçonner que la goutte ſereine pourroit bien n'être qu'un ſymptome d'une maladie plus fâcheuſe, & que le malade étoit attaqué d'une véritable conſomption dorſale.

Je le ſollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais ſouillé de l'abominable

minable crime d'Onan, qui détruit entiérement les parties balſamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il avoua en rougiſſant. Je lui ordonnai de prendre le ſoir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit ſix grains de mercure doux, & le lendemain une once de ſel purgatif, & de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme je le fis vivre, ſuivant l'ordonnance d'*Hippocrate* dans un cas ſemblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il ſe faiſoit frotter deux ou trois fois par ſemaine, en ſe couchant. A la fin de cette cure il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conſeillai enſuite le bain froid pendant trois ſemaines; il le prenoit à jeûn, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral & le julep volatil, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pieds. Ces ſecours rétablirent ſi bien ſa ſanté, qu'il vouloit reprendre l'exercice de ſa profeſſion qui étoit la boulangerie, mais je lui conſeillai de ſe vouer à quelqu'autre, craignant que l'inſpiration de la farine qui s'éleve en pétriſſant ne formât,

dans un estomac & une poitrine encore foibles, une colle dont les effets auroient pu être dangereux.

M. *Stehelin* soulagea le malade dont j'ai parlé *sect.* 2, p. 22, par des bains fortifians, la teinture de Mars de Ludovic & des bouillons apéritifs.

Les principaux remedes de l'*Onania* sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, & cette observation est importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborans seuls en étoient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strenthening tincture*, & de poudre prolifique *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible; mais ce sont les termes de l'Auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un & de l'autre sexe; ils leur donnent une nouvelle force; ils favorisent la génération de la semence; ils relevent puissamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, ils operent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troisieme remede inconnu, sous le nom de potion restaurante, qui agit aussi très-efficacement; &, en effet, si l'on doit

(1) Onania, p. 177.

ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remedes, ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules; l'une est une potion composée d'ambre, d'aromates & de quelques autres remedes de la même classe; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles, de baumes, de teintures âcres: l'une & l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la description: il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

DÉCOCTION.

℞. Flor. siccat. lamii (1) *mpl. VI. radic. cyper. & galang. aa unc. II. rad. bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II. flor. ros. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.*

Scissa tus. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. co-

(1) Il ne désigne point l'espece, ce ne peut être que *le lamium album white archangel*, ou le *lamium maculatum.*

quant. pour en prendre tous les jours un quart (1).

INJECTION.

℞. *Saccari Saturni, vitriol alb. alum. rup. aa. dr.* I. *aq. chalyb. fabror. pint.* I *ß. per dies decem igne arenæ digerantur : add. spir. vin. camphr. cochl. III.*

On trouvera de très-sages vues, applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé : *Précis de Médecine pratique*, par M. LIEUTAUD, Médecin des Enfans de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les Anatomistes & les Physiologistes, vient de s'assurer par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les Praticiens. Les chapitres relatifs à la consomption dorsale, sont ceux qui ont pour titre, *calor morbosus*, chaleur morbifique; maladie, pour le dire en passant, très-fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traite souvent très-mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, & dont M. *Lieutaud* a développé le premier les symptômes, la nature & le traite-

(1) Le *quart* Anglois est la même mesure que la *pinte* de Paris.

ment ; *vires exhaustæ* , l'épuisement , & *anœmia* , qu'on peut traduire *le manque de sang*, chapitre très-intéressant, qui est tout entier à l'auteur.

M. *Levis*, dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la premiere édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, & que nous employions les mêmes remedes, sur-tout le kina & les bains froids, conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la section suivante, ma pratique.

« La cure de cette maladie, dit cet » habile Médecin, dépend de deux articles ; ce qu'il faut éviter & ce qu'il » faut faire ; & les remedes n'ont aucune efficace, si l'on n'apporte pas » une grande attention à tout ce qui » regarde les choses non naturelles, » ou toutes les branches du régime. » un air sain est de la plus grande importance. La diete doit être forti-

» fiante ſans échauffer. Le ſommeil ne » doit pas être trop long, & il faut dor» mir à des heures convenables. L'on » doit prendre un exercice modéré, » ſur-tout à cheval. Si les évacuations » naturelles, ſe font irrégulièrement, » il faut les mettre dans l'ordre. Le ma» lade doit chercher à ſe diſtraire par » la compagnie ou par les plaiſirs in» nocens.

» Tous les remedes doivent être tirés » de deux claſſes, les balſamiques & » les fortifians (1) ».

Il recommande beaucoup, au lieu de thé, qui eſt toujours, dit-il, très-nuiſible aux nerfs, l'infuſion de méliſſe & de menthe, en mettant dans chaque taſſe une cuillerée d'une mixture balſamique compoſée de crême & de jaunes d'œufs battus enſembles avec deux ou trois gouttes d'huile de canelle (2), ce qui fait une boiſſon dont le palais & l'eſtomac s'accommodent très-bien, comme j'ai eu occaſion de le rematquer moi-même; & ce remede eſt en effet véritablement balſamique & fortifiant: mais je placerai ici une remarque qui peut-être utile, c'eſt que M. *Lewis* in-

(1) A Practical. Eſſai. p. 20, 25 & 34.
(2) Sect. 10 p. 27. Robuiſon conſump. p. 98.

dique, parmi les fortifians qu'il conseille, les remedes tirés du plomb (1), & je me fais un devoir d'avertir que, malgré son autorité, & celle de quelques autres Médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presque unanime de tous les Médecins; j'en ai vu les effets les plus tristes; & l'impudente imprudence des Charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers & ses vertus, & qu'on ne l'indique pas sans précautions dans des ouvrages destinés au Public.

Je finirai cette section par la méthode que M. *Stork* employe dans ces maladies; elle est très-simple, & très-efficace. En comparant toutes ces méthodes on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes; qu'elles tendent au même but, & qu'elles emploient des moyens bien ressemblans les uns aux autres, conformité qui fait l'éloge de la méthode, & inspire de

(1) Ibid. p. 26, 28.

la confiance. « On commence, dit M.
» *Stork*, par les nourrir de bouillons
» ſucculens. Le riz, les gruaux d'avoine,
» ceux d'orge cuits avec du bouillon
» ou du lait, & le lait ſont très utiles;
» mais il faut obſerver d'en faire pren-
» dre peu & ſouvent. Si l'eſtomac étoit
» ſi fort affoibli, comme cela arrive
» quelquefois quand la maladie a fait
» de grands progrès, qu'il ne pût pas
» même ſoutenir ces alimens ſans de
» grandes angoiſſes, il faut donner une
» nourrice au malade, ce qui en a
» quelquefois tiré de l'état le plus fâ-
» cheux. On redonne de la force & de
» l'action aux fibres relâchées, par l'u-
» ſage d'un vin avec le fer, le kina &
» la canelle: dès que le malade a aſſez
» de force pour ſe promener, il lui eſt
» extrêmement utile d'aller dans un air
» de campagne très-pur, ou de mon-
» tagne (1) ».

(1) Medicus annuus, t. 2, p. 216.



SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

Il y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, & par-là même de déterminer l'indication, & de régler le traitement, mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point ; il n'en est pas de même dans la consomption dorsale. L'on sait quelle est la maladie ; l'on en connoît la cause : c'est, comme le dit M. Lewis, *une espece particuliere de consomption ; dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs* : l'indication est aisée à former ; l'on ne peut pas être partagé par-là même sur l'essentiel du traitement ; mais souvent le meilleur traitement échoue ; c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il dépend de l'affoiblissement de toutes les parties ; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies ; mais comme les mê-

mes remedes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici : elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, & qu'avec de bons alimens & des cordiaux, dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aisément ; de tristes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit si difficile.

Il est bien aisé, dit M. GORTER, *de diminuer les forces ; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer* (1). On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les alimens & les remedes ne sont autre chose que les instrumens dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, & remédier aux dérangemens qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature ? *L'aggrégat des forces du corps distribuées harmoniquement.* C'est la force vitale distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui

(1) De perspir. insens. p. 504.

eſt en défaut; c'eſt l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il eſt hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec ſon bâtiment, ſous la pierre, le bois & le mortier, ſans qu'il ſe ſépare un ſeul pouce de muraille. Il en eſt de même des maladies qui dépendent de la deſtruction des forces; les alimens ne réparent point, & les remedes n'agiſſent point. J'ai vu des eſtomacs ſi affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation que dans un vaiſſeau de bois; quelquefois ils s'y arrangent ſuivant les loix de leurs gravités ſpécifiques; & quand enfin une nouvelle doſe irrite l'eſtomac par ſon poids, on les voit reſſortir ſucceſſivement par un léger effort, très-ſéparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long ſéjour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils ſeroient ſi on les eût laiſſé gâter dans un baſſin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on eſpérer des alimens dans des cas de cette eſpece!

L'épuiſement n'eſt pas auſſi conſidérable dans tous: il en eſt dans leſquels les forces ne ſont qu'affoiblies ſans être totalement détruites; il reſte alors quelques reſſources dans les alimens & mé-

me dans les remedes. Ce qui reſte de la nature tire quelquefois des premiers; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint: ce ſont les ſecours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puiſſe travailler à ſon ouvrage, en dépenſant le moins poſſible de ſes forces, c'eſt, d'autres fois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il faſſe un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour ſavoir juger d'un coup d'œil la profondeur du bourbier, la force de l'animal, & les comparer! Si l'ouvrage eſt au-deſſus de ſes forces, ce coup d'éperon l'obligera, il eſt vrai, à un effort, mais ſi cet effort ne peut pas le mettre en bon chemin, il ne fera que l'épuiſer totalement.

La foibleſſe produite par la maſturbation offre une difficulté dans le choix des remedes fortifians, qui ne ſe préſente pas dans d'autres cas, c'eſt qu'il faut éviter avec le plus grand ſoin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller l'aiguillon de la chair. C'eſt une loi de la mécanique animée, ſi différente de l'inanimée, & ſi peu ſoumiſe aux mêmes regles, que quand les mou-

vemens

vemens s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont le plus susceptibles, ce sont, chez les masturbateurs, les parties génitales; c'est donc dans ces parties que l'effet des remedes irritans se manifestera le plus sensiblement, & les suites dangereuses de cet effet, ne peuvent rendre trop circonspects sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être? C'est ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je suivrai, dans ce détail, la division ordinaire de six choses naturelles, l'air, les alimens, le sommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles & les passions.

L'AIR.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, & même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette premiere influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connoissent non-seulement la riviere, mais encore l'endroit de la riviere où un poisson aura été pris, & qu'ils distinguent,

..... Lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hier? pontesne inter jactatus, an amnis
Ostia sub Tusci!

Ceux-là, dis-je sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer; ceux qui auront cotoyé des marais dans les chaleurs, habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi, avant ou après une pluie; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer sur la santé.

Temperie cœli corpusque animusque juvatur.
Ovid.

Des foibles ont plus besoin du secours d'un air pur, que les autres; c'est un remede qui agit (& c'est peut-être le seul) sans le concours de la nature, sans employer ses forces; il est par-là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie génitale, c'est un air sec & tempéré : un air humide, un air trop chaud sont pernicieux. Je connois un malade de cette espece que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total, & dont la santé varie en été, suivant l'alternative des

jours plus ou moins chauds. Un air t op froid est beaucoup moins à craindre, & cela doit nécessairement être ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches, & dissout les humeurs déjà trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont attaqués de paralysie, à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le Nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays ; & ce seul changement d'air opere toujours très-favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit pas chargé de particules nuisibles ; qu'il n'ait point perdu, par son séjour dans les lieux habités, cette espece de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficace, & qu'on pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux, & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. Que le malade, dit *Aretée* (1), demeure auprès des prés, des fontaines

(3) De curat. acutor, l. 2, c. 3, p. 102.

& des ruiſſeaux, les exhalaiſons qui en émanent, & la gaieté que ces objets inſpirent, fortifient l'ame, animent les forces & rétabliſſent la vie. L'air de la ville, ſans ceſſe inſpiré & exſpiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaiſons infectes, réunit les deux inconvéniens, d'avoir moins de cet eſprit vital, & d'être chargé de particules nuiſibles. Celui de la campagne poſſede les deux qualités oppoſées ; c'eſt un air vierge, & un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, & de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui, elle-même, eſt très-ſalutaire. Mais il ſeroit inutile de ſe choiſir une demeure dans un bon air, ſi on ne le reſpiroit pas, l'air des chambres, ſi on ne le renouvelle pas continuellement, eſt à peu près le même dans toutes : ce n'eſt preſque pas en changer que de paſſer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la ſalubrité d'un atmoſphere ſain qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foibleſſe ne permettent pas de s'y tranſporter, l'on doit renouveller pluſieurs fois par jour l'air de la chambre, non pas en ouvrant ſimple-

ment une porte & une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faiſant paſſer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits oppoſés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de ſouſtraire le malade à une trop grande impreſſion, ce qui eſt toujours très-aiſé.

Il eſt auſſi extrêmement important de reſpirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour reſter dans une atmoſphere étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au plus agréable, & peut-être au plus fortifiant de tous les remedes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout ſon principe vivifiant; & la roſée qui s'évapore peu-à-peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs ſur leſquelles elle a ſéjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une eſſence de plantes qu'on inſpire continuellement, & dont rien ne peut ſuppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on ſent pendant le reſte du jour, en eſt une preuve à la portée de tout le monde; plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les plus ſenſibles, ſur

quelques personnes valétudinaires, sur celles sur-tout qui étoient hypocondriaques; elles éprouvoient de la maniere la plus marquée, que si elles humoient l'air au lever du soleil, elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour; & ceux qui le passoient avec elles n'auroient pas pu se tromper à cette remarque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consomption dorsale, qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul d'une façon invincible un amendement général dans la santé.

Les alimens.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens, par ces deux regles; 1°. ne prendre que des alimens, qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui se digerent aisément. C'est l'aphorisme de *Sanctorius : Coïtus immoderatus postulat cibos paucos & boni nutrimenti* (1). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, & rien ne détruit plus la

(1) Sect. 6, aph. 22.

force des fibres animales qu'une extension forcée : ainſi, ſi l'on dilatoit l'eſtomac par la quantité des alimens, on l'affoibliroit journellement ; d'ailleurs, s'il eſt trop rempli, les perſonnes foibles éprouvent un état de malaiſe, d'angoiſſe, de foibleſſe & de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvéniens en choiſiſſant des alimens tels que je les ai indiqués, & en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il eſt eſſentiel qu'ils puiſſent donner aiſément ce qu'ils ont de nutritif. L'eſtomac n'eſt pas en état de digerer ce qui ſe digere difficilement : ſon action extrêmement languiſſante, ſeroit totalement détruite par des alimens, ou trop durs, ou propres à diminuer ſes forces.

L'on peut, ſur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas ; & de ceux qu'on doit exclure. Dans la derniere claſſe ſont toutes les viandes naturellement dures & indigeſtes, telles que celles de cochon ; toutes celles de vieilles bêtes ; celles que l'art a durcies au moyen du ſel & de la fumée, préparation qui les rend en même tems âcres ; toutes celles qui ſont trop graſſes ; les autres graiſſes quelconques, qui relâchent les

fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop foible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, & acquierent par leur séjour un caractere d'âcreté, qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fievre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digerent pas, doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées, sur-tout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espece d'aliment très-fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potageres, en produisant des gonflemens qui le distinguent, & qui gênent en même tems la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles; telles sont généralement toutes les especes de choux; les légumes à cosse, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement âcres, derniere qualité qui les rend nuisibles, indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aigües & inflammatoires, dans les obstructions, sur-tout dans celles du foie & dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac: ils

augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux : mal digérés, ils fermentent dans l'estomac & dans les intestins, & cette fermentation développe une quantité étonnante d'air, qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits rouges, vingt-quatre jours après une couche très-heureuse, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide ; elle étoit dans l'assoupissement, & son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premieres voies, un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidens fâcheux ; ainsi il faut presqu'entiérement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvéniens & méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des alimens défendus soit long, celui des alimens permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris : telles sont toutes celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Inde, de perdreau. Les alouettes, les grives,

les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

L'on doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon, c'est de les rôtir à un feu doux qui conserve leur suc & qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent, & restent incapables de nourrir; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs, & chargées d'eau, également insipides au goût & indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes foibles, fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger, sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres, moins elles soutiennent cette préparation, qu'on devroit réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelque soin qu'on donne à la préparation de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer;

on eſt réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire ; mais comme il ſe corromproit très-aiſément, il faut y joindre un peu de pain, & une petite doſe de jus de citron, ou un peu de vin ; un tel mêlange eſt tout ce qu'on peut employer de plus nourriſſant. Quelques écreviſſes cuites ou écraſées dans le bouillon en relevent le goût & le rendent peut-être encore plus fortifiant ; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes, & de rendre le bouillon plus ſuſceptible d'une prompte corruption ; ainſi il faut être ſur ſes gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture ſous un petit volume ; mais leur uſage, ſur-tout celui du pain, eſt abſolument indiſpenſable, pour prévenir, non-ſeulement le dégoût que l'uſage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en ſeroit une ſuite, ſi on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premieres voies l'alkali ſpontané, & tous les déſordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce régime, chez les perſonnes foi-

bles à qui on l'avoit ordonné. Un des ſymptômes les plus ordinaires eſt l'altération : ils ſont obligés de boire, & la boiſſon les affoiblit : d'ailleurs elle ſe mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mélange dépend de l'action des vaiſſeaux, qui eſt très-languiſſante, & ſi par un malheur, très-ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides paſſent dans le tiſſu cellulaire, & forment d'abord des œdemes ; & enfin des hydropiſies de toutes eſpeces.

L'on prévient ces dangers, en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes ſont les racines tendres ; & les herbes chicoracées. les cardes & les aſperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommodent, parce qu'elles rafraîchiſſent trop ; elles amortiſſent la force de l'eſtomac.

Les graines farineuſes, préparées & cuites en crême avec du bouillon de viande, ſont un aliment qui n'eſt point à mépriſer : il réunit ce qu'il y a de plus nourriſſant dans les deux regnes, & le mêlange prévient le danger de chaque aliment donné ſeul ; le bouillon empeche la farine de s'aigrir, la

farine

farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aiſément, en liſant les obſervateurs avec un peu de réflexion, que les maladies ſont plus malignes dans le Nord de l'Europe que dans ſa partie moyenne, cela ne viendroit-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de végétaux.

Ce que j'ai dit plus haut des fruits, n'empêche pas, quand l'eſtomac conſerve encore quelques forces, qu'on ne puiſſe de tems en tems s'en permettre une petite quantité, des mieux choiſis pour l'eſpece & la maturité; les plus aqueux ſont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs ſont un aliment de genre animal, & un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup; & ſe digerent aiſément, moyennant qu'ils ne ſoient que peu ou point cuits, car dès que le blanc eſt durci, il ne ſe diſſout plus; il devient peſant, indigeſte & ne répare pas: c'eſt alors l'aliment des eſtomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'eſt de les avaler en ſortant de la poule ſans coction, ou de les manger à la coque après les avoir ſeulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouil-

lante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin une derniere eſpece d'aliment; c'eſt le lait; il réunit toutes les qualités qu'on deſire, il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'eſt le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler, celui qui répare le plus promptement; tout préparé par la nature, on ne riſque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande, & n'eſt point ſuſceptible de putridité; il prévient l'altération, il tient lieu d'aliment & de boiſſon: il entretient toutes les ſécrétions; il diſpoſe à un ſommeil tranquille; en un mot il eſt propre à remplir toutes les indications qui ſe préſentent dans ce cas; & M. *Lewis* l'a vu produire les meilleurs effets (1). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, & ne le ſubſtitue-t-on pas à tous les autres alimens? par une raiſon qui lui eſt particuliere, qui en dénature ſouvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on eſpéroit, & qu'on avoit lieu d'attendre. Cette raiſon, c'eſt l'eſpece de décompoſition à laquelle il eſt ſujet. Si la digeſtion n'en eſt pas prompte, s'il ſejourne

(1) Pag. 27.

trop long-tems dans l'estomac, ou si, sans y séjourner long-tems, il y trouve des matieres propres à hâter cette décomposition, il éprouve les changemens que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butireuse, la caséeuse & la séreuse se séparent : le petit lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte, d'autrefois il passe par les voies urinaires ou par la transpiration sans nourrir ; les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des malaises, des gonflemens, des nausées, des coliques ; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain tems sans nuire sensiblement, mais elles y acquierent une âcreté singuliere, & au bout d'un certain tems elles produisent des accidens que le délai n'a pas rendu moins dangereux ; & l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêment circonspect quand on ordonne le lait dans des cas graves, que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vu plus haut les difficultés que M. *Boerhaave* trouvoit dans son usage ; mais quelque gran-

des qu'elles ſoient, les avantages qu'on peut en retirer ſont aſſez conſidérables pour qu'on cherche tous les moyens poſſibles de les ſurmonter, & heureuſement il y en a. L'on peut les ranger ſous deux claſſes; les attentions de régime & les remedes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles ſuivans.

Les attentions de régime ſont; premiérement, le choix du lait; pour quelque eſpece qu'on ſe détermine; la femelle qui le fournit doit être ſaine & bien conduite. En ſecond lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les alimens qui peuvent l'aigrir, & tels ſont tous les fruits, tant crus que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité. Troiſiémement il faut le prendre dans des tems fort éloignés des autres alimens: il n'aime aucun mêlange; 4°. n'en prendre que peu à la fois; 5° avoir l'eſtomac, le bas-ventre & les jambes extrêmement au chaud, & ſur-tout, 6°. (ſans cette précaution toutes les autres ſeroient très-inutiles) ſe modérer extrêmement ſur la quantité des alimens, même les mieux choiſis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'eſtomac; la plus petite ſurcharge, la plus légere indigeſtion y

laiſſe un principe de corruption, qui corrompt ſur le champ le lait, & du plus ſain des alimens peut faire un poiſon quelquefois violent, & au moins toujours très-nuiſible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette queſtion, je n'entrerai point dans l'examen des différentes ſortes de lait ; ce ſeroit prolonger mon ouvrage par un hors-d'œuvre, l'on a là-deſſus pluſieurs ſecours, & peut-être point de meilleure qu'une diſſertation, aujourd'hui fort rare, de feu M. d'*Apples*, Docteur en Médecine, & Profeſſeur en Grec & en morale dans cette Académie (1). L'on n'employe preſque plus aujourd'hui que celui de femme, d'âneſſe, de chevre & de vache. Chacun a ſes qualités différentes ; c'eſt la comparaiſon de ces qualités & indications qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans leſquels celui de vache ne puiſſe pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'eſt l'idée des plus grands Maîtres ; mais l'on appuie cette opinion

(1) Γαλακτολογιας, Tentamen, &c. Baſle 1707.

ſur un fondement ruineux, qui eſt l'uſage qu'elle fait des viandes, ſans réfléchir que dans le même tems on donne la préférence à celui d'une robuſte payſanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, & qui ne vit que de pain & de végétaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'eſſayer avec ſucces ; les belles cures opérées par ſon uſage, ne laiſſent aucun doute ſur ſon efficace : mais il a un inconvénient qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit ; c'eſt une précaution dont *Galien* a déjà connu la néceſſité, & en ſe moquant de ceux qui ne veulent pas s'y aſtreindre, il les renvoie *comme des ânes au lait d'âneſſe :* mais le vaſe n'exciteroit-il point des deſirs qu'on cherche à amortir, & ne ſeroit-on point expoſé à voir renouveller l'aventure du Prince, dont *Capivaccio* nous a conſervé l'hiſtoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produiſit un ſi bon effet ; qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il ſe trouvoit en avoir beſoin.

L'on croit que le lait d'âneſſe eſt le plus analogue à celui de femme ; mais, qu'on me permette de le dire, c'eſt

une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux, & par là même le plus relâchant; c'est une erreur funeste que de le croire le plus fortifiant. Des observations journalieres démontrent le contraire, & prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace, mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, & je ne suis pas le seul: *Il me semble*, m'écrivoit M. de Haller, *que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande.* L'inutilité est un bien grand défaut dans un remede sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. M. *Hoffmann* le conseilloit dans les cas où il y avoit tout à la fois l'épuisement & la cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les alimens, je dois finir par le conseil d'*Horace*, c'est de ne pas faire des mélanges.

——— nam variæ res
Ut noceant homini credas, memor illius escæ,
Quæ simplex olim sederit; at, simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita.

(1) Ibid. §. 32.

L'on ſent, ſans qu'il ſoit beſoin d'inſiſter ſur ce conſeil, combien il eſt impoſſible que des alimens très-différens ſubiſſent dans le même tems une digeſtion parfaite. Ce mêlange eſt une des cauſes qui ruinent les ſantés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de ſoin.

Une autre attention également neceſſaire, & preſqu'également négligée, c'eſt une maſtication exacte: c'eſt un ſecours dont les eſtomacs les plus vigoureux ne peuvent pas ſe paſſer longtems ſans déchoir ſenſiblement, & ſans lequel les foibles ne font que la digeſtion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup obſervé pour s'imaginer juſqu'à quel point il importe à la ſanté de mâcher ſoigneuſement. J'ai vu les maux d'eſtomac les plus rebelles & les langueurs les plus invétérées ſe diſſiper par cette ſeule attention. J'ai vu d'un autre côté des perſonnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une maſtication imparfaite, & ne recouvrer leur ſanté, que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations, sont exprimés dans un vers de M. *Procope* :

Vivre selon nos loix, c'est vivre misérable.

Mais peut-on trop payer la santé ? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand sur tous les mouvemens de la vie. *Sans la santé*, dit HIPPOCRATE, *on ne peut jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richesses & tous les autres avantages sont inutiles* (1). D'ailleurs ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins, à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien couté de renoncer à la variété & à la saveur des mets recherchés, pour se remettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature, & qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les apprêtés lui sont insoutenables, & il trouve dans les alimens les moins savoureux une saveur qui échappe aux organes émoussés : ainsi ceux qui y re-

(1) De Diæta acut. l. 3, c. 12, Foës. 368.

viennent pour leur ſanté, par raiſon & avec quelque dégoût, doivent être sûrs qu'à meſure qu'ils recouvreront cette ſanté, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils n'y ſoupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légere différence entre deux tons qui échappe à une oreille moins ſenſible; il en eſt de même des nerfs des organes du goût; quand ils ſont exquis ils apperçoivent les plus légeres variétés des ſaveurs, & ils y ſont ſenſibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin quand on n'auroit pas l'eſpérance de ſuivre avec plaiſir un régime (il eſt aiſé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué.) La ſatisfaction de ſentir qu'en s'y ſoumettant on remplit un devoir, ſeroit un motif bien preſſant, une récompenſe bien flatteuſe pour ceux qui connoiſſent le prix du bien-être avec ſoi-même.

Les boiſſons ſont une partie du régime preſqu'auſſi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foibleſſe & le relâchement, diminuer le peu de forces digeſtives qui reſtent, porter de l'â-

crété dans les humeurs : & disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut; le thé les réunit tous ; le café a les deux derniers, aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'Auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, & dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la Médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (1).

Les liqueurs spiritueuses qui paroissent au premier coup d'œil pouvoir convenir, en ce qu'elles opérent précisément le contraire que l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger ; si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvéniens qui doivent les faire rejeter, ou au moins restreindre à un usage extrêmement

(1) M. THIERRY, Auteur anonyme de *la Médecine expérimentale*, p. 535.

Quand on publie un ouvrage de ce prix, on ne doit, ni croire qu'on sera long-tems i-connu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet, sera une époque considérable dans l'histoire de la Médecine.

rare. Leur action est trop violente & trop passagere; elles irritent plus qu'elles ne fortifient; & si quelquefois elles fortifient, la foiblesse qui succede est plus grande qu'avant leur usage; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, & elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point. *Les personnes*, dit l'auteur illustre que je viens de citer, *qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digestions, ne pourroient guere mieux s'y prendre si elles vouloient venir à bout du contraire, & détruire les forces digestives.*

La meilleure boisson est une eau de source très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux, ni acide : le premier irrite sensiblement le genre nerveux, & produit dans les humeurs une raréfaction passagere, dont l'effet est de distendre les vaisseaux pour les laisser ensuite plus lâches, & d'augmenter la dissolution des humeurs; le second affoiblit les digestions; irrite, & procure des urines trop

abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit & de sel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëlleux; tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhône, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire, il n'en est point de préférable à ceux de Neuf-châtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la canelle, l'anis, l'écorce de citron.

La bierre ordinaire est nuisible. Le *Mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage: riche d'esprits, il ranime autant que le vin, & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boisson & d'alimens.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-

être à plus juste titre à la classe des alimens; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, & le mêlange du sucre & des aromates, prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible, comme huileux *Le chocolat au lait*, dit M. Lewis, *pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consomption. Je connois un enfant de trois ans, qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit, en ne lui donnant que du chocolat à petites doses; mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles* (1). Il en est plusieurs à qui il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les alimens avant qu'ils soient digérés; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre se-

(1) Tab. dorsal. s. 9.

cours que le retranchement d'une partie de la boiſſon.

Le sommeil.

Ce qu'on peut dire ſur le ſommeil ſe réduit à trois articles ; ſa durée, le tems de le prendre, & les précautions néceſſaires pour jouir d'un ſommeil tranquille.

Dès qu'on eſt adulte, ſept heures de ſommeil, ou tout au plus huit ſuffiſent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage, & à être plus longtems au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus longtems, ce ſeroient ceux qui ſe donnent beaucoup de mouvement, & des mouvemens vifs pendant le jour : mais ce n'eſt point ceux-là qui le font, ce ſont au contraire ceux qui menent la vie la plus ſédentaire : ainſi il ne faut jamais paſſer ce terme, à moins qu'on ne ſoit parvenu à ce point de foibleſſe qui ne laiſſe pas les forces néceſſaires pour être longtems levé ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il eſt poſſible. *Moins on dort*, dit M. Lewis, *plus le ſommeil eſt doux & fortifié.*

Il eſt démontré que l'air de la nuit

eſt moins ſalutaire que celui du jour, & que les malades foibles ſont plus ſuſceptibles de ſes influences le ſoir que le matin; il faut donc conſacrer au ſommeil, pendant lequel nous ſommes bornés à une très-petite parcelle de l'atmoſphere, qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le tems où l'air eſt moins ſain, & celui où l'uſage d'un air moins ſain nous ſeroit plus nuiſible; ainſi il faut ſe coucher de bonne heure & ſe lever matin: c'eſt un précepte ſi connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rapporter, mais il eſt ſi négligé, l'on paroît en ſentir ſi peu la conſéquence, qui eſt infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il eſt très-permis de le ſuppoſer inconnu, & de le rappeller en inſiſtant ſur ſon importance; ſur-tout pour les perſonnes valétudinaires, *Si l'on ſe couche à dix heures, & l'on ne doit jamais ſe coucher plus tard*, ce ſont les termes de M. Lewis, *on doit ſe lever en été à quatre ou cinq heures, en hiver à ſix ou ſept. Il eſt abſolument néceſſaire*, ajoute-t-il, *de défendre aux perſonnes atteintes de cette maladie, de ſe laiſſer aller à reſter dans le lit le matin.* Il voudroit même qu'on prît l'habitude de ſe lever après ſon premier

sommeil, & assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit bientôt aisée & agréable (1) Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires qui se sentent très-bien au réveil d'un premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir: elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelqu'heure qu'il soit, elles se levent apres ce premier sommeil, que de le passer désagréablement si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir : trois attentions des plus importantes sont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très-ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard observer exactement la regle d'HIPPOCRATE, *dormir dans un endroit frais, & avoir soin de se couvrir* (2); & 3°.

(1) Pag. 30.
(2) Epidem. l, 6, sect. 4, aph. 14. Foës. 1189.

ce qui eſt encore plus important, de n'avoir pas l'eſtomac plein; rien au monde ne trouble le ſommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digeſtion pénible dans la nuit. L'abattement, la foibleſſe, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penſer & de s'occuper le lendemain en ſont la ſuite inévitable.

------------ Vides ut pallidus omnis
Cœnâ deſurgat dubiâ! quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque degravat unâ
Atque affligit humo divinæ particulam auræ.
Hor.

Rien, au contraire, ne contribue plus efficacement à procurer un ſommeil doux, tranquille, continu, & qui racommode, qu'un ſouper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en ſont les ſuites néceſſaires.

Alter, ubi dicto citiùs curata ſopori
Membra dedit, vegetus præſcripta ad munia
ſurgit. *Ibid.*

Le tems du ſommeil, dit avec bien de la raiſon M. *Lewis*, eſt celui de la nutrition & non de la digeſtion; auſſi il exige dans ſes malades la plus grande ſévérité pour le ſouper; il leur défend, & jamais défenſe plus légitime, toute

viande le ſoir; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de ſe coucher, afin que la premiere digeſtion ſoit finie avant que de ſe livrer au ſommeil. Les *Atlantes*, qui ne connoiſſoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur ſommeil, & ignoroient ce que c'eſt que ſonger.

Les mouvemens.

L'exercice eſt d'une néceſſité abſolue, il coûte aux perſonnes foibles d'en prendre, & ſi elles ont du penchant à la triſteſſe, il eſt très-difficile de les déterminer a ſe mouvoir: rien n'eſt cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foibleſſe, que l'inaction; les fibres de l'eſtomac, des inteſtins, des vaiſſeaux, ſont lâches; les humeurs croupiſſent par-tout, parce que les ſolides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement néceſſaire; il naît des ſtaſes, des engorgemens, des obſtructions, des épanchemens; la coction, la nutrition, les ſécrétions ne ſe font point; le ſang reſte aqueux, les forces diminuent, & tous les ſymp-

tômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles, & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces, & de les rétablir. Un autre de ses avantages, indépendant de l'augmentation de circulation, c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point, gâte bientôt celui qui l'environne, & il lui nuit ; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remedes : tous les remedes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le foible courage de plusieurs malades échoue ; mais s'ils avoient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiroient que c'est véritablement le cas *où il n'y a que les premiers pas qui coûtent*. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés, acquéroient de forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir en

quelques ſemaines à faire juſqu'à deux lieues de chemin, & ſe trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'eſt pas le ſeul favorable ; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les perſonnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viſceres du bas-ventre & la poitrine endommagés ; dans une plus grande foibleſſe encore, celui d'une voiture eſt à préférer, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop douce. Quand la ſaiſon ne permet pas de ſortir, on doit ſe donner du mouvement dans la maiſon, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du ſommeil, de la gaieté, ſont les ſuites néceſſaires du mouvement ; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort auſſi-tôt après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice : on doit le prendre avant le repas, & ſe repoſer quelques momens avant que de manger.

LES ÉVACUATIONS.

Les évacuations ſe dérangent avec les

autres fonctions, & leur dérangement augmente le désordre de la machine : il est important d'y faire attention, afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins, sont les selles, les urines, la transpiration & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime ; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le barometre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez réguliérement. Celles qu'il est le plus important de favoriser comme la plus considérable, c'est la transpiration, qui se dérange très-aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant frotter la peau trés-réguliérement avec une vergette ou une flanelle : quand elle est très-languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration : les couloirs forcés restent plus foibles, & s'acquitent moins bien ensuite de leurs fonctions ; l'on doit éviter de l'être trop peu;

ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie, que tout le monde & les personnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement, c'est les pieds; l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée, si l'on savoit a quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses; il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets; mais ceux sur-tout, qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les Sacrificateurs, qui marchoient toujours à pieds nuds sur les pavés du Temple, étoient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très-abondamment chez les personnes foibles; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion; si les malades la crachent continuellement, il en résulte deux maux, l'un qu'ils s'épuisent par cette évacuation; l'autre, que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui, sans elle, ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par-là même pé-

nible & mauvaiſe. J'ai fait aſſez ſentir les dangers d'une mauvaiſe digeſtion, pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'inſiſter plus long-tems ſur ceux d'une évacuation qui la rend telle ; c'eſt par cette raiſon que M. *Lewis* défend abſolument à ſes malades de fumer : la fumigation, entr'autres inconvéniens, diſpoſant à une ſalivation abondante, par l'irritation qu'elle produit ſur ces glandes qui fourniſſent à cette ſécrétion.

L'inſpiration qui ſe fait d'une perſonne à l'autre, & dont j'ai parlé plus haut, ne pourroit-elle pas être rappellée ici comme moyen de curation, *Capivaccio* avoit cru utile de faire coucher ſon malade entre ſes deux nourrices, & il eſt très-vraſemblable que l'inſpiration de leur exſpiration contribua peut-être autant que le lait à rétablir ſes forces. *Elidœus*, contemporain de *Capivaccio*, & Précepteur de *Foreſcus*, qui nous a conſervé cette obſervation (1), conſeilla à un jeune homme qui étoit dans le maraſme, le lait d'âneſſe, & de coucher avec ſa nourrice qui étoit une femme extrêmement ſaine & à la fleur de l'âge ; ce conſeil réuſſit

(1) Obſervat. & Curat. l. 1, obſervat. 10, t. II, p. 122.

trés-bien, & on ne diſcontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus reſiſter au penchant qui le portoit à abuſer de ſes forces revenues. On pourroit conſerver un remede utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les ſexes.

Les passions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps ; l'on a compris combien le bien-être de la premiere influoit ſur le ſecond ; l'on a vu les ſiniſtres effets de la triſteſſe : ainſi il eſt preſqu'inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les ſenſations diſgracieuſes de l'ame, & qu'il eſt de la derniere conſéquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, & ſur-tout dans celles qui, comme la conſomption dorſale, diſpoſent par elles-mêmes à la triſteſſe ; triſteſſe qui, par un cercle vicieux, les augmente conſidérablement. Mais, & c'eſt une des difficultés du traitement, ſouvent les malades ce complaiſent à ce ſymptôme de leur mal, & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le ſurmonter, d'ailleurs il ne faut pas ſe faire illuſion, & croire qu'il n'y a qu'à or-

donner d'être gai, pour qu'on le devienne ; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend, & l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste, que d'avoir un acces de fievre ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remedes contre la tristesse, comme ils se prêteroient à d'autres ; ces remedes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu qu'elle leur déplaisoit par des raisons particulieres), que la variété des situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, & c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée, que le désœuvrement & l'inaction. Rien n'est sur-tout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oisiveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les distraisent plus puissamment que bien d'autres. M. *Lewis* veut qu'on ne voie, s'il est possible, que des objets de son sexe :

Nam nonulla magis vires industria firmat
Quam venerem & cæci stimulus avertere amoris. VIRG.

que les malades ne ſoient jamais abſolument ſeuls ; qu'on ne les laiſſe point ſe livrer à leurs réflexions ; qu'on ne leur permette ni lecture, ni aucune occupation d'eſprit ; ce ſont autant de cauſes, dit-il, qui épuiſent les eſprits, & qui retardent la cure. Je ne penſerois pas avec lui, qu'on dût abſolument leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire longtems de ſuite, ne fût-ce qu'à cauſe de la foibleſſe de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application, on doit leur interdire ſévérement toutes celles qui pourroient rappeller à leur ſouvenir des idées, à leur imagination des objets, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils perdiſſent la mémoire ; mais il en eſt qui, ſans fixer beaucoup l'attention, & ſans pouvoir rappeller des images dangereuſes, les diſtraiſent agréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui déſœuvré.

Les remedes.

Je ſuivrai le même ordre, que dans l'article précédent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit ſuivre. J'ai déja indiqué une premiere claſſe de

ceux qu'on doit exclure; ce ſont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une ſeconde très oppoſée & également nuiſible, les évacuans. J'ai déjà dit que les ſueurs, la ſalivation, les urines abondantes épuiſoient le malade. Je ne parlerai pas de ces évacuations; l'on ſent que tous les remedes qui les exciteroient doivent être bannis; il reſte à examiner la ſaignée, & les évacuations des premieres voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de ſavoir ſi ces évacuations ſont propres à la remplir. Je ſerai court. Il y a deux cas dans leſquels la ſaignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte; ou quand on a trop de ſang, ce n'eſt pas le cas des perſonnes en conſomption; ou quand le ſang a acquis une denſité inflammatoire, qui le rend impropre à ſes uſages, détruit promptement les forces; c'eſt la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte: nos malades ſont préciſément dans le cas contraire, la ſaignée ne peut que leur nuire. *Toutes les gouttes de ſang*, dit M. GILCHRIST, *ſont précieuſes aux perſonnes qui ſont en conſomption; la force aſſimilante qui le répare eſt détruite, &*

ils n'en ont que ce qu'il faut pour soutenir la circulation très-foiblement (1). M. LOBB, qui a tres-bien approprié les effets des évacuations, est positif. *Dans les corps*, dit-il, *qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les sécrétions, & on produit plusieurs maladies* (2). La façon dont M. *Senac* parle de la saignée, lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. *Si la matiere dense ou rouge manque, les saignées sont inutiles ou pernicieuses; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le sang est en petite quantité, ou a peu de consistance; quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau* (3). L'on a vu quel étoit l'état du sang des masturbateurs; & c'est généralement celui des personnes foibles & valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la saignée, comparent leur méthode

(1) On sea voyage, p. 117.

(2) A letter swing what is the proper preparation of persons for inoculation. § 4.

(3) Traité du cœur, l. 4, c. 1, §. 2, t. 11. pag. 263.

à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée, & les observations pratiques les plus nombreuses & les mieux réfléchies; ce sont les bases de l'ouvrage d'où je le tire; & qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remedes qui évacuent les premieres voies, fortifient, quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matieres si considérables, que par leur masse elles gènent les fonctions de tous les visceres, ou quand il y a dans l'estomac & dans les premiers intestins des matieres putrides dont l'effet ordinaire est une grande foiblesse. Dans ces cas-là on peut employer les évacuans, si rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarasser les premieres voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consomption, chez lesquelles la foiblesse & l'atonie des premieres voies est une contr'indication toujours présente aux purgatifs & aux émétiques. Il y a le plus souvent une autre moyen d'en procurer l'évacuation successive, c'est d'employer les toniques non astringens, tels sont un grand nombre d'amers, qui, en redonnant du jeu aux organes,

produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'etre, & d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger a ne pas les évacuer promptement; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës; l'acreté des matieres que la chaleur augmente, & la prodigieuse réaction des fibres, peuvent occasionner des symptomes violens, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuans proprement dits ne sont par-là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, & sont, comme je l'ai dit, très-souvent contrindiqués. L'atonie, le manque d'action, sont la cause des amas, quand il s'en fait: qu'on les vuide par un purgatif, l'effet est dissipé, mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée; l'on a a réparer & le mal existant, & celui que le remede a fait: si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant; & si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal; l'on fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art: en un mot, les

purgatifs, dans les embarras des premieres voies chez les personnes foibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause, ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment, elle paroît plus prompte, & effectivement, pourvu que la chûte des forces ne soit pas trop considérable, ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal, il est vrai, revient, mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remede, auquel on s'affectionne ; d'ailleurs les malades sont pour le soulagement présent ; & peu de Médecins ont le courage de s'y opposer ; il est cependant bien important en Médecine comme en morale, de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valétudinaires. Il seroit à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de Médecins & à tant de malades, le beau morceau qu'on trouve dans la pathologie de M. *Gaubius*, sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

N'y a-t-il point de cas, dira-t-on,

(1) §. 484.

dans lesquels les émétiques & les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en est quelques-uns, mais très-rares ; & il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuans, & qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par de tout autres remedes. Je n'entrerai pas dans le détail de ces distinctions, il seroit hors de place ; & il me suffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. *Lewis* croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premieres voies pour les autres remedes, mais il ne veut pas qu'on aille au-delà : plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très-souvent s'en passer ; & j'ai rapporté plus haut deux observations de M. *Hoffmann* qui prouvent tout le danger de ce remede. Sans expérience, le seul bon sens persuade qu'un remede, qui donne des convulsions, doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal ; pour peu qu'on en enleve chaque jour, on est sûr que l'effet disparoîtra sans crainte de retour. Si

l'on n'agit que ſur l'effet, le travail de chaque jour eſt non-ſeulement inutile au jour ſuivant, mais preſque toujours nuiſible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire ? J'ai marqué plus haut les caracteres que doivent avoir les remedes : fortifier ſans irriter. Il en eſt quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications ; cependant le catalogue n'en eſt pas long, & les deux plus efficaces ſont, ſans contredit, *le kinkina & les bains froids*. Le premier de ces remedes eſt, depuis près d'un ſiecle, regardé, indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſans fortifians, & comme calmant. Les Médecins modernes les plus célébres, le regardent comme ſpécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de M. *Boerhaave*, rapportée plus haut ; & M. *Vandermonde* s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très-fâcheux. M. *Lewis* le préfere à tous

(1) Recueil périodique d'obſervations de Médecine, &c. t 6 p. 165. L'on trouve dans le ſecond volume de ce même ouvrage la deſcrip-

les autres remedes, & M. *Stehelin*, dans la lettre dont j'ai déja parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siecles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le Docteur *Baynard* en a prouvé l'usage plus particuliérement dans les désordres produits par la masturbation & les excès vénériens, sur-tout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau.

M. *Levis* (1) ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : *De tous les remedes*, dit-il, *soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraichissent, ils fortifient les nerfs, & ils aident la transpiration plus efficacement qu'aucun remede intérieur ; bien ménagés, ils sont plus efficaces dans la consomption dorsale que tous les autres remedes pris*

tion d'une maladie produite par la même cause qui mérite d'être lue.

(1) Ψυχρολυσια, or the history of cold bathing. p. 254, 281.

ensemble (1). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la nature, que de celle des autres remedes : ceux-ci n'agissent presque que sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du kinkina & des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus; ils operent les mêmes effets, & étant combinés ils guérissent des maladies que tous les autres remedes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remedient à la foiblesse de l'estomac, & dissipent très-promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit, ils facilitent la digestion & la nutrition, ils rétablissent toutes les sécrétions, & sur-tout la transpiration, ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catharrhales & cutanées; en un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la foi-

(1) P. 36.

blesse,

blesse, pourvu que le malade ne soit attaqué, ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammations, ni d'abcès ou d'ulceres internes, conditions qui n'excluent même nécessairement ou presque nécessairement que les bains froids, mais qui permettent souvent le kinkina.

J'ai vu il y a quelques années un étranger, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & presque continus, vu la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons, & d'une foule d'autres remedes. Je lui ordonnai les bains froids & le kinkina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquens; le malade au bout d'un mois se crut presque radicalement guéri; la cessation des remedes & la mauvaise saison renouvellerent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant: il recommença la même cure au printems suivant, & la maladie vint à être si légere, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes

« ſecours réitérés une ou deux fois, le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit déſolé, depuis bien des années, par une goutte réguliere qui ſe jettoit toujours à la tete, & occaſionnoit des déſordres effrayans ſur le viſage; il avoit conſulté pluſieurs Médecins, & eſſayé des remedes de pluſieurs eſpeces, & depuis peu un vin médicinal, compoſé des aromates les plus pénétrans, infuſé dans le vin d'Eſpagne; tous, & ſur-tout le dernier, avoient augmenté le mal; l'on avoit appliqué des véſicatoires aux jambes, qui occaſionnoient des ſymptomes violens; ce fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conſeillai une forte décoction de kinkina & de camomilles, qu'il continua pendant ſix ſemaines, & qui lui redonna plus de ſanté qu'il n'en avoit eu depuis bien des années. Il ſeroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, ſur-tout étrangers à la matiere, pour prouver la vertu fortifiante de ces remedes ſi bien démontrée depuis long-tems, & dont tout indique l'uſage dans cette maladie, uſage dont les plus heureux ſuccès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le kinkina en forme liquide, j'ai ordonué la décoc-

tion d'une once avec douze onces d'eau ; ou, ſuivant l'indication, du vin rouge, cuit pendant deux heures dans un vaiſſeau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le ſoir, quand la digeſtion du dîner eſt entiérement finie ; ils contribueront à procurer un ſommeil tranquille. J'ai vu un jeune maſturbateur qui paſſoit les nuits dans l'inſomnie la plus inquiete, & qui étoit baigné tous les matins dans des ſueurs colliquatives ; la nuit qui ſuivit le ſixiéme bain, il dormit cinq heures, & ſe leva matin ſans ſueur, & beaucoup mieux.

Le mars eſt un troiſieme remede, trop employé dans tous les cas de foibleſſe, pour qu'il ſoit néceſſaire d'inſiſter ſur ſon efficacité comme fortifiant ; comme il n'a rien d'irritant, il eſt extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en ſubſtance ou en infuſion, mais la meilleure préparation, ce ſont les eaux martiales préparées par la nature, & ſur-tout les eaux de Spa, l'un des plus puiſſans toniques qu'on connoiſſe, & un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux ſont auſſi d'uſage,

Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différens remedes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence : mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en géneral les choisir dans toute la classe des nervins, en prenant pour boussole dans ce choix les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, & souvent on l'a fait, & on a réussi sans en connoître la cause : il est vrai, & des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause, & par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, sans que les Médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai à un jeune homme, dont le cas est décrit dans un fragment de ses lettres (p. 34.) des pilules, dont la myrre faisoit la base, & une décoction avec le kinkina, qui eurent le plus heureux succés (1). *Je m'apperçois chaque*

(1) *R. Myrrhe. elect. unc. ss. gum. gulban. extr. trifol. fibr. terr. Japon. an. dr. II. Ser. cort. aur. q. s. f. pil. gr. III.* sept : deux heures avant

jour, m'écrivoit-il ſeize jours après avoir commencé ces remedes, *du grand bien qu'ils me font; mes maux de tête ne ſont plus ni ſi fréquens, ni ſi violens; je ne les ai plus que lorſque je m'attache trop: l'eſtomac va mieux, je n'ai plus que rarement des douleurs dans les membres.* Au bout d'un mois ſa guériſon fut complette, a cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eu ſans ſa mauvaiſe conduite. L'échec, que la machine reçoit dans le tems de l'accroiſſement, a des conſéquences qui ne ſe réparent point. Puiſſe cette vérité être bien imprimée dans l'eſprit des jeunes gens; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeuneſſe*, dit M. Linnæus, *eſt un tems important pour ſe former une ſanté robuſte. Rien n'eſt plus à craindre que l'uſage prématuré ou exceſſif des plaiſirs de l'amour; il en naît des foibleſſes dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, & même l'affoibliſſement de l'eſprit & de la raiſon. Un corps énervé*

le déjeûner, dîner & le ſouper, avec trois onces de la boiſſon. *R. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ʃʃ. cum. aq. font. l. II ʃʃ. f. a. f. decoct.*

dans la jeunesse, n'en revient plus; sa vieillesse est prompte & infirme, & sa vie courte (1). Seize cents ans avant ce grand Naturaliste, *Plutarque*, dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans, avoit recommandé la formation de leur tempérammment comme une chose extrêmement importante. *L'on ne doit*, dit-il, *négliger aucun des soins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps* (les excès dont je traite, nuisent autant à l'une qu'à l'autre), *car*, ajoute-t-il, *le fondement d'une vieillesse heureuse c'est une bonne constitution dans la jeunesse : la tempérance & la modération à cet âge sont un passe-port pour vieillir heureusement* (2).

A l'observation précédente, dont le succès paroît dû au kinkina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remede. Un jeune homme d'un tempérammment bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce tems-là foible, languissant, cacochyme; il avoit

(1) Ce morceau est tiré d'une dissertation de cet illustre Naturaliste, *sur les fondemens de la santé*, voyez *Mercure Danois*, Juillet 1758, p. 95.

(2) *De puerorum institut.* c. 10.

eu quelques maladies bilieuſes qui avoient eu beaucoup de peine à ſe guérir; il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de ſix ſemaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du kinkina, c'eſt que leur uſage fait paſſer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que M. *Hoffmann* ordonnoit le lait d'âneſſe avec un tiers d'eau de Selter. M. *de la Mettrie* nous a conſervé une belle obſervation de M. *Boerhaave. Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage; je l'ai remis dedans par l'uſage des eaux de Spa avec le lait* (1).

La foibleſſe de l'eſtomac qui rend la digeſtion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgemens dans les viſceres du bas-ventre, ſont les principales cauſes qui empêchent la digeſtion du lait, & qui n'en permettent

(1) Suplément à l'ouvrage de *Penelope* ch. I. l. 33. Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium : ego illum repoſui intra.

pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion ; & le kinkina qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remedes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même tems.

Je rétablis parfaitement en 1753, un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : son estomac étoit aussi extrêmement affoibli ; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de kinkina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie ; une heure après il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de kinkina ; à six heures & demie il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité

de lait; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remedes, qu'au bout de huit-jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de M. *de Buffon*. Au bout d'un mois il avoit presqu'entiérement repris ses premieres forces.

Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules avec l'extrait de kinkina, peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit aussi employer cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, & sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1); elle fortifie, elle adoucit: ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin, si, quelque soin qu'on prît, il étoit impossible de soutenir le lait, on pourroit essayer le lait de beurre; je l'ai

(1) Medical, observations and, inquiries, I pag. 36.

conſeillé avec ſuccès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faiſoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaiſir, & s'en trouvent toujours bien ; on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fievre, une diſpoſition éréſipélateuſe ; & il eſt ſur-tout d'un très-grand uſage, quand les excès vénériens produiſent une fievre aiguë, telle que celle dont mourut *Raphaël.* Malgré la foibleſſe, les toniques nuiroient : la ſaignée eſt dangereuſe ; le fameux *Jonſton*, mort Baron de *Ziebendorf*, il y a plus de quatre-vingt ans, l'avoit déjà défendue poſitivement dans ce cas (1). Les cures trop rafraîchiſſantes ne réuſſiſſent pas, comme M. *Vandermonde* le prouve, & comme je l'ai vu moi-même ; mais le lait de beurre réuſſit très-bien, pourvu qu'il ne ſoit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il déſaltere, il rafraîchit, & en même tems il nourrit & il fortifie, ce qui eſt bien important dans ce cas, dans lequel les forces ſe perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. M. *Gilchriſt*, qui ne fait pas grand

(1) In febre ex venere cavendum à venæ ſectione. Syntagma, l. 1, tit. 2, c. I.

cas du lait dans l'éthisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (1).

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, faite il y a quatre ans, j'ai été consulté par plusieurs personnes énervées; quelques-unes ont été entiérement guéries; un assez grand nombre considérablement soulagées; d'autres n'ont rien gagné; & quand le mal est parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut espérer, c'est que les remedes arrêtent les progrès du mal: j'ai ignoré une partie des succès.

Le lait, dans presque toutes ces cures, a été l'aliment principal; le kinkina, le fer, les eaux martiales & le bain froid ont été les remedes. J'ai mis quelques malades entiérement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la section V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut pendant trois mois que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs sortans du ventre de la poule, par jour, & d'eau fraîche, au moment où on l'apportoit de la fontaine. Il prenoit du lait quatre fois par

(1) On sea voyage, p. 119.

jour ; deux fois au fortir du pis, fans pain, deux fois chauffé avec du pain. Le remede étoit un opiat composé de kinkina, de conferve d'écorce d'orange, & de firop de menthe. Il avoit l'eftomac couvert avec un emplâtre aromatique ; on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins ; il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied & à cheval, & fur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foibleffe & fes maux de poitrine m'empêcherent de lui confeiller les bains froids à cette époque. Le fuccès des remedes fut tel, que les forces revinrent, l'eftomac fe rétablit ; il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied ; les vomiffemens cefferent entiérement, les douleurs de poitrine diminuerent confidérablement, & il continue depuis plus de trois ans à être dans un état fort tolérable : il revint peu à peu aux alimens ordinaires, parce qu'il fe dégoûta du lait.

Les parties génitales font toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces ; fouvent même elles ne les recouvrent point, quoique le refte du corps paroiffe avoir recouvré les fiennes ; l'on peut prédire à la lettre, dans ce cas, que la partie qui a péché fera celle qui mourra.

J'ai

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès en peu de tems, dans l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la premiere jeunesse, qui ont empêché leur accroissement, & ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très-violente qui a consumé toutes leurs forces; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, la cessation de la cause, le tems, le régime, les remedes peuvent les rétablir. Les seconds n'ont jamais laissé former leur tempérament, comment se rétabliroient-ils? Il faudroit que l'art opérât dans l'âge de la maturité, ce qu'ils ont empêché à la nature d'opérer dans l'enfance & dans la puberté; on sent combien cet espoir est chimérique; & les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance, & à l'époque du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature, pour laquelle toutes les forces lui sont nécessaires; l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point espérer d'être jamais vi-

goureux & robustes, & ils sont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies & de douleurs.

Ceux qui ne se répentent que tard, dans un âge où la machine se conserve quand elle est bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le kinkina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remede le matin, & du lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre; le vin pris le matin les faisoit constamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré, il dégénere ordinairement en cacochymie ; & il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétablissement des forces : c'est dans ce cas que les évacuans sont quelquefois indispensablement nécessaires, & opérent très-efficacement. Les fortifians, les nourrissans, le lait ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fievre lente, & le malade perd

ſes ſorces à proportion de l'uſage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout à coup dans des foibleſſes ſi conſidérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Eſpagne, avec un peu de pain, des bouillons ſucculens avec des œufs frais, mettre le malade au lit, & lui appliquer ſur l'eſtomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans le cas où les excès vénériens ont occaſionné une fievre aiguë, on ne doit employer la ſaignée que quand elle eſt indiquée par la plénitude & la dureté du pouls; & il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait, quelques priſes de nitre, des lavemens avec une décoction de fleurs de bon-homme, quelques bains de pieds tiédes, & pour nourriture des bouillons de veau farineux, ſont les remedes véritablement indiqués, & ceux qui ont réuſſi très-promptement dans les cas où je les ai employés.

Les ſymptômes demandent rarement un traitement particulier, & ils cedent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifians

externes aux fortifians internes, quand on veut fortifier plus particuliérement une partie ; & j'ai souvent conseillé avec succès des épithemes, ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac, & il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, & de les soutenir par l'usage d'un suspensoire.

L'on peut placer ici ce que dit M. *Gorter* « J'ai quelquefois guéri la goutte » seraine, occasionnée par des excès vé- » nériens, en employant les fortifians » internes & des poudres nasales cépha- » liques, qui, par l'irritation légere » qu'elles produisoient, déterminoient un » plus grand afflux des esprits animaux » sur le nerf optique (1). »

Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure ; quelqu'étendue que je leur donnasse, ils ne pourroient jamais servir à guider les malades sans le secours d'un médecin, pour lesquels ils seroient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, & que chacun peut s'y astreindre sans aucun

(1) De perspirat. insensib. p. 514, 515.

danger. Il ne me resteroit, pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire ; j'ai senti que cet article manquoit à la premiere édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide essentiel. Un homme célebre dans la république des lettres par ses ouvrages, & plus respectable encore par ses talens, ses connoissances & ses qualités personnelles, que par son nom & par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premieres villes de Suisse, M. *Iselin*, Secrétaire d'Etat à Basle (il voudra bien me permettre de le nommer) m'a fait sentir ce vuide d'une maniere bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant de plaisir, qu'il marque précisément ce qu'il faudroit faire. *Je souhaiterois*, m'écrit-il, *de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, par lesquels les parens pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux se préserver de cette violence des desirs, qui les porte à des excès dont naissent les maladies si horribles, ou à des désordres qui troublent le bonheur de la société, & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diete qui*

favorise particuliérement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint à la description des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs traités de morale sur cette matiere.

Il a sans doute bien raison: rien ne seroit plus important que cette addition qu'il desire; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui sont d'ailleurs trop étrangers. Quelques préceptes généraux, isolés des principes & des divisions nécessaires, non-seulement seroient peu utiles, mais pourroient même devenir dangereux; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempéramment, & de donner aux jeunes gens une santé ferme, matiere qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi, malgré

moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'eſt que l'oiſiveté, l'inaction, le trop long ſéjour au lit, un lit trop mou, une diete ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licencieux, étant les cauſes les plus propres à porter à cet excès, on ne peut les éviter avec trop de ſoin. La diete eſt ſur-tout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas aſſez d'attention. Ceux qui élevent les jeunes gens, devroient avoir préſente la belle obſervation de St. Jérôme, *Les forges de Vulcain, les volcans du Véſuve & le mont Olympe, ne brûlent pas de plus de flammes, que les jeunes gens nourris de mets ſucculens & abrevés de vin.* Menjot, l'un des Médecins de Louis le Grand, dès le milieu juſques à la fin du ſiecle dernier, parle de femmes que l'excès d'hypocras jetta dans une extaſe vénérienne. L'uſage du vin & des viandes eſt d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raiſon, qui doit leur réſiſter. *Le vin & les viandes hebêtent l'ame*, dit Plutarque, dans ſon Traité *du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lu. Les plus anciens Médecins avoient

déjà connu l'influence du régime sur les mœurs; ils avoient l'idée d'une Médecine morale, & *Galien* nous a laissé sur cette matiere un petit ouvrage, qui est peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent. L'on sera convaincu, apres l'avoir lu, de la réalité de sa promesse. « Que ceux qui nient que » la différence des alimens rend les uns » tempérans, les autres dissolus; les » uns chastes, les autres incontinens; » les uns courageux, les autres poltrons; » ceux-ci doux, ceux-là querelleurs; » d'autres modestes, des derniers pré- » somptueux; que ceux, dis-je, qui nient » cette vérité, viennent vers moi, qu'ils » suivent mes conseils pour le manger » & pour le boire, je leur promets, » qu'ils en retireront de grands secours » pour la philosophie morale; ils sen- » tiront augmenter les forces de leur » ame; ils acquerront plus de génie, » plus de mémoire, plus de prudence, » plus de diligence. Je leur dirai aussi » quelles boissons, quels vents, quelle » température de l'air, quels pays ils » doivent éviter ou choisir (1). « *Hippo-*

(1) Quod animi mores corporis temperamenta sequantur, c. 9, CHARTERIUS, t. 5, p. 457.

crate, *Platon*, *Ariſtote*, *Plutarque* nous avoient déjà laiſſé de très-bonnes choſes ſur cette importante matiere, & parmi les ouvrages qui nous reſtent du Pytagoricien *Porphyre*, ce zélé antichrétien du troiſiéme ſiecle, il y en a un *de l'abſtinence de viandes*, dans lequel il reproche à *Firmus Caſtricius*, à qui il l'adreſſe, d'avoir quitté la diete végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle étoit la plus propre à conſerver la ſanté, & à faciliter l'étude de la philoſophie; & il ajoute, Depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très-bonnes choſes dans cet ouvrage.

Le préſervatif le plus efficace, le ſeul infaillible, c'eſt ſans contredit celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ſes ſemblables & toutes leurs voies; qui a vu non-ſeulement ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils devroient être, & ce qu'ils pourroient encore devenir; qui les a le plus véritablement aimés; qui a fait les plus grands efforts en leur faveur; qui s'eſt ſacrifié pour eux, & qui en a été le plus cruellement perſécuté. *Veillez avec ſoin ſur le jeune homme, ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit; cou-*

chez tout au moins dans sa chambre. Dès qu'il aura contracté cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti, il en portera jusqu'au tombeau les tristes effets ; il aura toujours le corps & le cœur énervés. Je renvoie à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent sur cette matiere (1).

La peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction ; c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépérissement général de la machine, l'affoiblissement de tous les sens corporels & de toutes les facultés de l'ame, la perte de l'imagination & de la mémoire, l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi ; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses : les maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes ; des douleurs aiguës & toujours renaissantes ; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force ; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est

(1) Voyez *de l'Education* t. 2, p. 232, t. 3, p. 255, &c.

né ; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre : les mortifications auxquelles il expose journellement ; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes ; l'ennui, l'aversion des autres & de soi qui en est la suite ; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoisse, remords, qui, croissant journellement, & prenant sans doute une nouvelle force, quand l'ame n'est plus affoiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel, & de feu qui ne s'éteint point ; voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craigoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades, (& cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, surtout quand elles sont accompagnées de foiblesse) qu'ils ne doivent point espérer qu'on leur puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'astreindre scrupuleusement à toutes les regles du régime : si quelquefois elles paroissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état

d'en ſentir l'importance ; & il faut qu'ils ſe répétent ſans ceſſe que l'ennui de la cure la plus rigide eſt fort inférieur à celui de la maladie la plus légere. Qu'il me ſoit permis de le dire, ſi l'on voit des maladies curables qui ne guériſſent point parce qu'elles ſont mal traitées, l'on en voit auſſi un grand nombre que l'indocilité du malade rendent incurables, malgré les ſecours les mieux indiqués de la part du Médecin. *Hippocrate* exigeoit, pour mieux s'aſſurer du ſuccès, que le malade, le Médecin & les aſſiſtans fiſſent également leur devoir : ſi ce concours étoit moins rare, les iſſues heureuſes ſeroient plus fréquentes. *Que le malade*, dit ARÉTÉE, *ſoit courageux, & qu'il conſpire avec le Médecin, contre la maladie* (1). J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établiſſement de cette harmonie; & des obſervations très-récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuſes cédoit à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais ſur-tout exécutées avec une docilité & une régularité dont les ſuccès ſont l'éloge.

(1) De diut. morb. l. 1, proëm. p. 27.

ART.

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

SECTION XI.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens & par la masturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle se perdoit aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, & par écoulement, connu sous le nom de gonorrhée simple, j'examinerai briévement ces deux maladies.

Telles sont les loix qui unissent l'ame au corps, que lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Lex, quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui in sumno accidunt,
Minus mirum est, *Acc.*

Une autre loi de cette union, c'est que sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'ame peut dans le sommeil faire naître les mouvemens nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggerent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produits pendant la veille, & l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination. L'on sait ce qui arriva à *Horace* dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

Hic ergo mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem expecto : somnus tamen aufert
Intentum veneri ; tum immundo somnia visu.
Nocturnam vestem maculant, ventremque supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers, ne réveillent quelquefois que l'imagination, & suscitent des songes qui se terminent comme les précédens. Ces principes servent à expliquer les différentes especes de pollutions.

La premiere eſt celle qui vient d'une ſurabondance de ſemence ; c'eſt celle des gens à la force de l'âge, qui ſont ſanguins, vigoureux, chaſtes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, & la liqueur ſpermatique étant plus ſuſceptible de raréfaction qu'une autre, les véſicules irritées entraînent l'imagination qui, dénuée des ſecours qui lui feroient voir l'illuſion, s'y livre toute entiere ; l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'eſt point une maladie, c'eſt plutôt une criſe favorable, un mouvement qui débarraſſe d'une humeur qui, trop abondante & trop retenue, pourroit nuire ; & quoique quelques Médecins qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié, il n'en eſt pas moins vrai que cette liqueur peut, par ſon abondance, produire des maladies différentes du priapiſme ou de la fureur utérine.

QU'ON ME PERMETTE une courte digreſſion ſur cette queſtion ; elle n'eſt pas étrangere à mon ſujet.

A ſemine retento, multos produci morbos memorat Galenus (1) & exem-

(1) Du locis affectis, l. 6, c. 5, CHARTER 7, p. 519.

plum in historia monstrat. Ille novit virum & mulierem quibus hujusmodi erat natura qui præviduitate à libidinis usu abstinentes, torpidi, pigrique facti sunt. Homo cibi cupiditatem amisit, atque ne exiguam quidem ciborum partem concoquere potuit; ubi verò seipsum cogendo, plus cibi ingerebat, protinùs ad vomitum excitabatur, mœstus etiam apparebat, non solùm has ob causas, sed etiam (ut melancholici solent) citrà manifestam occasionem : mulier verò præter cætera mala, nervorum quoque distensione vexabatur. Verùm hi quàm celerrimè liberati sunt, ad pristinam consuetudinem reversi. Dùm Montis-Pessulani eram, observationem ferè persimilem vidi. Mulier valens, quadragesimum ætatis suæ annum complens, exiguo post tempore vidua; quæ anteà cùm viri concubitu gauderet, hoc omninò post obitum hujus fuerit privata, incidit tam violenter affectu histerico ut deficere viderentur actiones sensuum; cùm nullum remedium in ea accessus tolerare potuerat, nisi titillatio partium genitalium (veluti per coïtum usu venire solet.) Indè agitabatur toto corpore, & à copiosâ pollutione seminis evacuabatur; quo facto liberata est mulier à molestiâ suâ.

Aliam observationem Zacutus re-

fert (1) : ex eâdem causâ patiebatur puella ; quæ ex intervallis paroxyſmo ita convellebatur, ut accedente difficili reſpiratione, tota convulſa, ſine ſenſu ullo, oculis diſtortis, nimio dentium ſtrigore præcedente cum linguâ tremulâ animam efflare videretur. Cui cùm plurima auxilia quæ in hac occaſione utilia ſunt, non juvarent, peſſaria ex acri confecta, utero applicanda curavit, ex quorum admotione; titillatione & fervore quodam in utero concitato, copioſum ſemen excernens, ab acceſſione ſæva ſuperſtes remanſit.

Hiſtoriam monialis Hoffmannus enarrat, quæ ob eandem cauſam, ab eâdem evacuatione, aliquoties paroxyſmum ſolvebat.

Homines duo, inquit Zacutus, quum concubitu quo anteà creberrimè utebantur, privarentur, in graviſſima damna incurrêre : alter in otio & mollitie educatus cùm tabi eſſet propinquus, à coïtu cùm ceſſarit, huic ſenſim & ſine ſenſu umbilicus intumuit. Nuptus, & ad concubitum reverſus, ſanitatem recuperavit. Alter verò nobiliſſimus, adeò erat coïtus ſtudio deditus, ut laſſatus & debilis cogeretur hâc de causâ ad tem-

(1) Prax. admirand. I, 2, obſ 85.

pus lecto quiescere. Ecce post sex menses, nauseâ correptus, vertigine concutitur, & post paucos dies epilepsiâ sævâ opprimitur. Ab accessione auxiliorum ope levatus, medicorum præsidia expostulat. Hi sympathicam epilepsiam à vitio ventriculi subortam rati tonum, & ventriculum à vitiosis humoribus expurgant & roborant; sed frustra. Nam malo ferocius infestante, post paucas horas velut sideratus extinctus est. Dissecto corpore, nullum vitium in stomacho, cerebro reliquisque partibus inventum, præterquam in cavitate vasis semen in penem deferentis & ulceribus sordidis, ab hâc virulentiâ substantiâ retentâ concretis.

Dom. Zindel (1) Dissertationem Basileæ publicavit, jam quindecim ab hinc annis, ubi observationes morborum à semine retento acri productis in unum colligit quæ lectu non indignæ sunt.

Hic subjici potest quæ Dom. Sauvages dixit, de mulierum castitate, quæ pudori litant, sed tantâ veneris cupiditate incenduntur, & eò ardentiùs ac miserabiliùs flagrant, quò ardorem suum tegunt accuratiùs, indè mœror, agrypnia, anorexia, macies, pollutiones frequentes.

(1) Nicolaus ZINDELIUS, de morbis ex castitate nimia oriundis. Basileæ, 1744.

Ille celebris Medicus puellam novit hujuſcemodi quæ ad ſenis putidi & inficeti pedes proſtata & acerrimè ſuam calamitatem deplorans, intereà hiſce invitis ſeminis profluviis erat obnoxia, à duobus annis his miſeriis cruciata & caſtimoniam mentis intemeratam ſervans; immane patiebatur veneris deſiderium ſenſitivum cui conſtanter reluctabatur voluntas.

Un Médecin reſpectable par ſon ſavoir & par ſon âge, qui a ſuivi longtems les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des ſoldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient ſagement, étoient ſouvent attaqués d'épilepſie, de priapiſme ou de pollutions nocturnes; accidens qui venoient d'une ſecrétion trop abondante de ſemence, & peut-être de ce qu'elle avoit plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie, & où la diete eſt plus ſucculente.

Le Docteur *Jacques*, que j'ai déjà cité ailleurs, avoit fait une Theſe (1)

(1) Il eſt bon de remarquer que la Theſe de M. Jacques ne fut point ſoutenue; & il eut un arrêt de défenſe du Parlement. M. de la Mettrie traduiſit cette theſe en François, ou plutôt la fit imprimer, car elle étoit déjà traduite, &

ſur les maladies produites par la privation du plaiſir vénérien. M. *Reneaume* en a fait une autre ſur *la virginité clauſtrale*, dont l'objet eſt le même.

Enfin, ſans parler de quelques autres, M. *Gaubius* met la continence exceſſive dans la claſſe des cauſes de maladie, il eſt rare, dit-il, qu'elle produiſe quelques maux, on l'a vu cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempéramment, & qui forment beaucoup de ſemence, & dans quelques femmes (1) : il fait enſuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'exiſtence, mais l'on peut en affirmer la rareté, ſur-tout dans ce ſiecle, qui paroît être celui de la foibleſſe; & l'on ſe trompe tous les jours, en attribuant indiſtinctement à cette cauſe toutes les maladies qui attaquent les perſonnes nubiles du ſexe, & en leur conſeillant le mariage pour tout remede; remede ſouvent mal indiqué, & ſouvent nuiſible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'ajouter aux maux paſſés

l'inſera dans cette ſatyre cruelle & odieuſe des Médecins de Paris : ouvrage qui fait autant de tort à la vérité qu'à ſon eſprit.

(1) Inſtitutiones pathologicæ, §. 563.

ceux que la grossesse & les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la premiere espece, produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même ; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment ; & lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation disposoit à une suivante, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réitération des mouvemens les rend plus faciles, & qu'ils se reproduisent par la plus légere cause, observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, sur laquelle *Galien*, & sur-tout M. *Maty* (1) ont dit d'excel-

(1) GALENUS libro de consuetudinibus. CHARTER, 1 6, p. 541.

M. MATY, dissertatio de consuetudinis efficaciâ in corpus humanum. Leid. 1740. M. PUJATI a aussi donné de très-bonnes réflexions sur cette matiere dans son traité *de la diete des fiévreux*, p. 57 &c. Les métaphysiciens qui paroissent l'avoir mieux saisie, sont, M. LOCKE, &c. l. 2, c. 32, M. DE CONDILLAC, Traité des animaux, p. 2, c. 2 & 9, & l'Auteur anonyme des élémens de Psycologie, c. 61, 62, 63 64, Je connois un homme à

lentes choſes, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée; & il en réſulte cet inconvénient, c'eſt que les évacuations en deviennent une ſuite, indépendamment du beſoin, & lors même qu'il n'exiſte pas. Alors elles ſont très-fâcheuſes, & elles ont tous les dangers de l'évacuation exceſſive, procurée par d'autres moyens. *Satyrus*, ſurnommé *Grypalopex*, demeurant à Thaſus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes; quelquefois même la ſemence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de conſomption dans ſa trentieme année (1).

M. *Zimmerman* me parle d'un homme d'un très-beau génie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de ſon eſprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par *Boerhaave*. L'on a vu pag. 11, les maux que M. *Hoffmnan* obſerva après des pollutions. Les ſymptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'eſt un accable-

qui, ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure après minuit, par le bruit d'une incendie, s'eſt conſtamment réveillé toutes les nuits dès cette époque, préciſément à la même heure.

(1) Ibidem, l. 6, ſ. 8, n. 52, FOES, 1202.

ment continuel, plus considérable le matin, & de vives douleurs de reins. L'on me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuste auparavant, & que des pollutions trop fréquentes depuis trois ou quatre mois, avoient si prodigieusement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le retenoient au lit, & il maigrissoit journellement. Je lui donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus sourd le lendemain & avoit beaucoup plus de mal-aise; & un autre affoibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un si grand accablement & un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette premiere classe les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout à coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle *Galien*; elle étoit dans le veuvage de-

puis quelque tems, & la rétention du ſperme lui procuroit des maladies de l'utérus ; elle eut, dans le ſommeil, des mouvemens des lombes, des bras & des jambes qui étoient convulſifs, & qui furent accompagnés d'une émiſſion abondante de ſperme épais, avec la même ſenſation que dans le coït|(1. Une danſeuſe fut bleſſée par haſard près du ſein gauche fort légérement, le chirurgien lui preſcrivit une diete aſſez ſévere, & lui défendit des plaiſirs dont elle étoit en uſage de jouir ſouvent. La troiſieme nuit de cette privation, à laquelle elle ſe ſoumit en négligeant la diete, elle eut une pollution qui, revenant pluſieurs fois toutes les nuit ſuivantes, la maigriſſoient à vue d'œil & lui cauſoient de violens maux de reins. La plaie ne laiſſoit pas que de guérir, & l'eût été tout-à-fait ſi elle s'étoit ménagée pour les alimens & la boiſſon, Le Chirurgien ferme dans ſes principes, coutinuoit ſon interdiction, la ſaignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laiſſa les remedes, reprit ſon ancien train, la foibleſſe & les douleurs ſe diſſiperent bien vîte,

(1) De femine, l. 2, ch. 1, CHARTER, t. 3; p. 213.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie, qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévérement le coït aux blessés ; il n'y a point de Praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, & dont *G. Fabrice de Hilden* nous a conservé l'histoire. *Cosme Slotan* avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu ; comme il le connoissoit très-ardent, il lui défendit sévérement tout commerce avec sa femme, qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidens furent dissipés, & que la guérison étoit en bon train, le malade se sentant des desirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre, il se procura, sans coït, une émission de semence, qui fut immédiatement suivie de fievre, de délire, de convulsions & d'autres accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié qui, se jettant étourdiment du siége d'un cabriolet,

(1) Observat. chirurg. cent. 1. obs. 22.

tomba à côté ; la roue de derriere lui passa sur le pied, entre le talon & la cheville; il n'eut ni fracture, ni luxation, mais une forte contusion ; se trouvant bien au bout de cinq jours, il se conduisit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla, avec des douleurs inouies, & une forte fievre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette section, sur la liaison entre les rêves & les idées dont l'ame s'est occupée pendant le jour, sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes : leur ame, occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, se représente pendant la nuit les mêmes objets, & le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude, &, quelle que soit la premiere cause des pollutions, de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long-tems elles se guérissent très-difficilement. *Il n'y a point de maladie*, dit M. HOFFMANN, *qui tourmente plus les malades, &*

donne plus de peine aux Médecins, que les pollutions nocturnes, qui ont duré long-tems, & qui sont devenues habituelles, sur-tout si elles reviennent tous les jours. L'on emploie les meilleurs remedes, presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien (1).

Tous les Médecins qui ont écrit sur cette maladie, en ont dit la guérison très difficile; & tous les Médecins, qui ont eu occasion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, & l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût redonner aux organes leur force, & diminuer leur irritabilité pendant le tems qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible; ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé; on doit être sûr que la pollution reviendra, & qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remedes qu'on a employée depuis la derniere: on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, & il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

Cœlius Aurelianus a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur

(1) Cons. 102.

le traitement. Il veut, 1°. que le malade évite autant qu'il est possible toute idée vénérienne; 2°. qu'il soit couché sur un lit de matiere dure & rafraîchissante; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou des choses rafraîchissantes, comme les balaustes, l'acacia, l'hypociste, le psilium. 3°. qu'il ne fasse usage que d'alimens & de boisson qui rafraîchissent & qui resserrent. Il lui conseille 4°. les fortifians. 5°. l'usage de bain froid, 6°. de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente. C'est de dimituer la quantité de la semence, & de prévenir les rêves.

La diete & le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les alimens les plus convenables sont ceux qui sont tirés du regne végétal, les légumes & les fruits, Parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une & l'autre classe; il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu

plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent sur-tout renoncer au souper, ou au moins ne souper que très-légérement : cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remedes.

J'ai vu il y a plusieurs années un jeune homme qui avoit presque toutes les nuits une pollution nocturne, & qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien barbier, lui ordonna de boire en se couchant quelques verres d'eau chaude, qui, sans diminuer les pollutions augmenterent la derniere maladie ; les deux maux se réunirent & revinrent toutes les nuits ; le phantôme du cochemar étoit une femme qui occasionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un sommeil tranquille, il marchoit à grands pas vers une consomption. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain & quelques fruits cruds, de souper de bonne heure, & de prendre en entrant au lit, un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann.

Il ne tarda pas à reprendre un ſommeil tranquille : les deux maladies ſe diſſiperent entierément, & il recouvra bientôt ſes forces.

Les viandes indigeſtes, les viandes noires, ſur-tout le ſoir, ſont un véritable poiſon pour ce mal ; &, je le répete, ſans la privation d'un ſouper, ſur-tout animal, les autres remedes ne ſont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuiſent par pluſieurs endroits. La meilleure boiſſon eſt l'eau pure, ſur chaque bouteille de laquelle on peut diſſoudre avec ſuccès une dragme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas longtems un malade à qui le nitre nuiſoit, en lui procurant de plus fréquentes pollutions, j'attribuai cet effet à deux cauſes; l'une, c'eſt qu'il avoit les nerfs trop foibles, & dans ces tempérammens le nitre agit comme irritant; l'autre c'eſt qu'il augmentoit conſidérablement les urines ; la veſſie ſe rempliſſoit plus promptement pendant la nuit, & l'on ſait que la tenſion de la véſſie eſt une des cauſes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne *Cœlius* d'éviter les lits mols, eſt de la plus grande importance : il n'y faut point ſouffrir de plume ; la paille ſeroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques ma-

lades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire ; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité, & en échauffant davantage les parties génitales. Enfin, comme l'habitude a ici une très-grande influence, & qu'il importe de la rompre, l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus, & l'un des plus excellens hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultoit pour une maladie très-différente ; mais afin de mieux m'instruire, il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperoit son imagination, & s'occupa long-tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux succès ; l'idée du danger & la volonté de se réveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se reproduisirent au milieu du sommeil en même tems que cette derniere, il se réveilla à tems, & cette précaution réitérée pendant quelques soirs dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inſpirent pas trop de ſécurité, il en eſt contre leſquels les meilleurs remedes échouent; celui que M. *Hoffmann* rapporte (1) en eſt un exemple; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au ſien; ce que, ſans une longue perſévérance dans l'uſage des remedes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le régime eſt l'eſſentiel, ce n'eſt ſouvent qu'en l'obſervant long-tems qu'on peut éprouver un ſoulagement ſenſible. Si l'on emploie des remedes ils doivent être fondés ſur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu une ſaignée aſſez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuſes, la limonade, les eſprits acides, les laits d'amande, peuvent être d'uſage.

M. *Hoffmann* employa pour le maſturbateur qui, après avoir quitté ſes infamies, tomba dans des pollutions, la poudre ſuivante.

℞. *C. C. pphicè ppati. oſſis ſcpiæ aa unc. S. ſuccini cum inſtillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. caſcar. dr. I.* dont il prenoit une dragme le ſoir avec de l'eau de ceriſes noires; le matin les

(1) Caſ. 102.

eaux de Selter & le lait, pour boiſſon une tiſanne de ſantal, de racine de chine, de chicorée, de ſcorſonere & de canelle. Moyennant ces ſecours & une diete convenable, le malade guérit en quelques ſemaines. M. *Zimmermann* a guéri, par l'uſage de la même poudre, *des pollutions très-fréquentes, ſuivies de langueurs ordinaires, & qui avoient duré quelques années, chez un jeune homme de vingt-un ans.* Il n'eſt pas aiſé d'expliquer comment cette poudre, qui n'eſt qu'un ſimple abſorbant, fait du bien; mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre eſpece de pollution, ce ſont celles des hypocondriaques La circulation chez eux ſe fait lentement, ſurtout dans les veines du bas-ventre; par-là même les parties d'où elles rapportent le ſang ſont ſouvent engorgées; les nerfs ſont aiſément mis en mouvement; les humeurs ont un caractere d'âcreté très-propre a irriter; leur ſommeil eſt ordinairement troublé par des ſonges: voilà bien des raiſons de pollutions; auſſi ils y ſont extrêmement ſujets. *L'imagination*, dit M. BOERHAAVE, *produit ſouvent pendant le ſommeil des émiſſions de ſemence. Les gens de lettres les plus aſſidus, & les rateleux, ſont ſujets à cet accident, & l'écoulement de*

la ſemence eſt ſouvent ſi conſidérable qu'ils tombent dans l'atrophie (1) Cette maladie a pour eux des ſuites d'autant plus fâcheuſes qu'ils ne ſe livrent jamais à quelques excès de ce genre ſans en être extrêmement incommodés. M. *Fleming* l'a heureuſement exprimé.

Non veneri crebro licet unquàm impunè litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'eſt d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens, enſuite l'on emploie les bains froids, & cette ſalutaire écorce que Dieu veuille nous conſerver. C'eſt alors véritablement le cas de ces deux puiſſans remedes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions ſur le choix des alimens ſont néceſſaires dans tous les cas, elles le ſont plus particulierement dans celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très-mal les digeſtions : les alimens mal digérés produiſent des gonflemens flatueux qui, troublant la circulation, les diſpoſent aux pollutions de deux façons : 1° en gênant le retour du ſang dans les veines génitales ; 2°. en troublant la tranquillité du ſommeil, & en diſpoſant par-là même aux rêves. L'on ſent par-là la raiſon de la

(1) Inſtitut, §. 776.

défenſe que *Pytagore* faiſoit à ſes diſciples de manger des alimens flatueux, qu'il regardoit avec raiſon comme nuiſibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chaſteté. Outre les deux raiſons que j'en ai données, pourrois-je haſarder d'en indiquer une troiſieme que j'ai eu fortement lieu de ſoupçonner chez deux malades ? C'eſt l'expenſion de l'air, dégagé des fluides, dans le corps caverneux, ce qui produiſoit une érection & un prurit vénérien. Perſonne n'ignore que toutes nos liqueurs ſont imprégnées de ce fluide, mais que tant qu'elles ſont parfaitement ſaines, il eſt comme incarcéré & privé de toute élaſticité. De grands Phyſiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus conſidérable qu'on ne l'obſerve jamais dans le corps animal, & la putréfaction. Mais une foule d'obſervations de maladies produites par l'air ainſi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux cauſes, il y avoit d'autres altérations dans les fluides qui opéroient le même effet ; & ces altérations paroiſſoient plus fréquentes chez les hypocondriaques : ainſi il n'eſt point étonnant que les corps caverneux ſoient le ſiége de ce développement d'air maladif, il n'y a au

contraire point de partie qui paroiſſe devoir y être plus expoſée ; & ſi l'on n'y a pas fait attention plutôt, c'eſt vraiſemblablement manque d'obſervateurs plutôt que d'obſervations. Celles-ci font ſentir toute la néceſſité d'éviter ces alimens qui, plus chargés d'air que les autres, incommodent, & par celui qui s'en ſépare dans les premieres voies, & par celui qu'ils portent dans le ſang. Tout le monde ſait que la bierre nouvelle, qui eſt extrêmement flatueuſe, occaſionne de violentes érections, & j'ai vu depuis la derniere édition de cet ouvrage, que M. *Thiery*, un des plus ſavans Médecins & des plus célébres Praticiens de France, a connu ces érections flatueuſes.

L'on peut placer ici comme analogue à cette derniere eſpece de pollution, & attaquant principalement les mélancoliques, une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale, elle differe du priapiſme & du ſatyriaſis; je la peindrai par une obſervation que j'avois déja publiée dans la premiere édition latine de cet ouvrage, & omis dans la françoiſe. Un homme âgé de cinquante ans en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre ans, & dans ce long-terme il n'avoit pu ſe paſſer vingt-quatre heures de femmes ou de l'horrible ſupplément de l'Onaniſme: & il

il réitéroit ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme étoit clair, acre, stérile, l'évacuation très-prompte. Il avoit les nerfs excessivement affoiblis, des accès de mélancolie & des vapeurs très-violentes, les facultés abruties, l'ouie très-pesante, les yeux extrêmement foibles : il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remedes; il en avoit pris un grand nombre; plusieurs ne lui avoient rien fait; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui; le seul kinkina infusé dans du vin, que lui avoit ordonné M. *Albinus*, l'avoit soulagé; & l'autorité de ce grand Médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remede. On trouve parmi les consultations de M. *Hoffmann* un cas à peu près semblable; le prurit vénérien étoit presque continuel, & l'ame & le corps étoient également énervés (1).

SECTION XII.

Gonorrhée simple.

La Gonorrhée, dit GALIEN qui ne connoissoit que la simple, *est un écoulement de semence sans érection*. Plusieurs Au-

(1) Consult. cent, 2 & 3, oper. t. 3, p. 214.

teurs de tous les siecles en parlent, & Moïse, le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'*Hippocrate* l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (1). M. *Boerhaave* paroît cependant metrre cette maladie au nombre des choses douteuses. *On lit*, dit-il, *dans quelques livres de Médecine, que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait sentie. Mais cette maladie doit être très-rare, & je ne sache pas que la seménce se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas une vraie semence séparée dans les testicules, & accumulée dans les vésicules séminaires, quoique j'aie vu la liqueur des prostates s'écouler* (2). Cette autorité est sans doute bien respectable; mais outre que M. *Boerhaave* ne décide point positivement, il y a contre lui tous les Médecins; & pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, M. *Gaubius*, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une & de

(1) Epid. l. 6. s. 3. n 13, FOES. 1174.
(2) Ibid. LA METTRIE, t. 7, p. 214.

l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens ou des masturbations, avoient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation : ils se plaignoient même qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus qu'un écoulement de quelques semaines ; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même, & que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'urethre, des follicules répandues dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient, comme les premiers, un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, & par-là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire ces fonctions. Il me paroit démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoît la structure des parties génitales, l'on se persuadera aisément que la premiere maladie doit être beaucoup plus fréquente que la derniere, mais l'on comprendra très-bien l'exis-

tence de celle-ci. Les Auteurs exacts ont appellé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matiere de l'écoulement étoit la vraie semence, & l'autre *gonorrhée bâtarde ou catarrhale.*

Les dangers de cet écoulement sont très-considérables; l'on a vu p. 7, le tableau qu'*Arétée* en fait : *comment*, dit-il au même endroit, *ne seroit-on pas foible, quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement ? La seule semence est ce qui fait la force de l'homme. Celse* qui vivoit avant *Arétée*, dit positivement que l'écoulement de la semence sans sensation vénérienne mene à la consomption (1). *Jean*, fils de *Zacharie*, plus connu sous le nom d'*Actuarius*, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'Ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le Nord, pense comme les Auteurs que j'ai déjà cités. *Si l'écoulement de semence qui se fait sans érection & sans sensation dure quelque tems, il produit nécessairement la consomption & la mort, parce que la partie la plus balsamique des humeurs & les esprits animaux se dissipent* (2).

(1) De Medicinâ, l. 4, c. 21.

(2) Medicus, sive de methodo medendi, l. 1, c. 22.

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. *Tout le corps maigrit*, dit SENNERT, *& sur-tout le dos, les malades deviennent foibles, secs, pâles ; ils languissent, ils ont des douleurs de reins ; les yeux se creusent* (1). M. *Boerhaave* range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie ; & l'on remarquera que dans cet endroit il admet la gonorrhée de véritable semence. « La paralysie, dit-il, qui vient de la go- » norrhée, est incurable, parce que le » corps est épuisé (2). » On trouve dans une très-bonne dissertation de M. *Kæmpf* des observations fort intéressantes (3).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice

(1) Praxis medica. l. 3, part. 9, sect. 2, c. 4.

(2) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage recueilli de ses leçons depuis 1730 jusqu'à 1735, & postérieur par-là même, de quelques années, aux leçons recueillies par M. *de Haller*, prouve que M. *Boerhaave* avoit changé de sentiment sur la possibilité de la gonorrhée vraiment séminale, & l'on sait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ses anciennes idées pour en adopter de nouvelles, dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus justes.

(3) G. L. *Koempf.* de morbis ex atroph. Basil. 1756.

dans les liqueurs qui s'écoulent, qui ſont trop tenues & ſouvent trop âcres, & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration qui dépend d'une foibleſſe générale, qui exige les toniques que la foibleſſe des organes indique auſſi ; les circonſtances concourantes décident ſur le choix. Il ſeroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, ſur leſquels on trouvera de bonnes choſes dans pluſieurs Auteurs, & ſur-tout dans *Sennert*, l'Auteur du meilleur abregé de Médecine pratique qu'on ait.

Les mêmes remedes indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres ſuites de la pollution, le ſont contre celle-ci : le bain froid, le kinkina, le mars, les autres roborans. M. *Boerhaave* dit que l'hépatique produit d'excellens effets, (*egregio ſanè præſtat uſus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs ſur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs : il y a même de grands médecins qui leur ont attribué une efficacité preſque ſpécifique contre cette maladie ; l'expé-

(1) Hiſtoria plantarum, &c. p, 51.

rience plus encore que la raiſon, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui ſe donneront la peine de lire les Auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne *des choſes qui fortifient ſans échauffer* (1).

Arétée, qui veut qu'on y remédie inceſſamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifians, l'abſtinence des plaiſirs de l'amour & le bain froid (2).

Celſe, des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité, ordonne des frictions, & ſur-tout le bain d'eau *extrêmement froide*; (*natationeſque quàm frigidiſſimæ*) (3): il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit, on le prenne froid; qu'on évite tous les alimens qui peuvent engendrer des crudités, des vents, & augmenter l'âcreté de la ſemence.

Fermel ordonne des alimens ſucculens, aiſés à digérer, & des électuaires reſtaurans.

Si la promeſſe de *Langius* qui *oſoit jurer que les purgatifs & la diete guériroient cette maladie*, eſt vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle ſeroit

(1) Ibid. l. 4, c. 8.

(1) P. 131,

(2) Oper. omn, p. 544.

produite par une mauvaiſe diete qui auroit donné lieu à des obſtructions dans le bas-ventre, & fait dégénérer toutes les humeurs, ſans que les ſolides euſſent encore reçu d'atteintes bien conſidérables; & il n'a eu en vue que ce cas, car s'ils avoient reçu une atteinte un peu conſidérable, les purgatifs devroient néceſſairement être aidés par les roborans. Telle étoit la gonorrhée que *Regis* obſerva, & dont *Craanen* nous a conſervé le détail. *Un homme*, dit-il, *d'un tempérament pituiteux, ayant fait longtems uſage d'alimens humectans, fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuſe, crue, viſqueuſe, qui ſortoit ſans ſentiment. Il maigriſſoit, ſes yeux ſe cavoient, il perdoit tous les jours ſes forces.* REGIS *commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuſes; enſuite il lui ordonna les fortifians, & des alimens deſſéchans; enfin ſi cela ne ſuffiſoit pas, il conſeilloit un cauſtique à chaque jambe* (1). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir, quand cette maladie eſt la ſuite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme, dit SENNERT, *de la foibleſſe que les véſicules ſéminales ont contractée par les alternati-*

(1) Voyez J. J. MANGETI, bibliotheca medico practica, t. 2, p. 635.

ves si fréquentes de réplétion & d'inanition.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

Timée en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. *Un jeune homme*, dit-il, *étudiant en Droit, d'un tempérament sanguin, se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelquefois plus souvent, il tomba dans une gonorrhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardois la gonorrhée comme une suite du relachement occasionné dans les vaisseaux séminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des cruaités, lesé le genre nerveux, abruti l'ame & affoibli tout le corps.* Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringens & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge : un opiat de même nature, & un onguent composé d'huile de roses, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre sigillée, de balaustes & de cire blanche. *Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infâme débauche, & de se souvenir de la menace de l'*ETERNEL*, qui exclut les mols du royaume des cieux.* Cor. I, c. 6. (1)

(1) Ibid, p. 624.

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMANN, M. G. M. WEPFER de *Schaffouse, dont l'autorité ne peut être que d'un très-grand poids, assure avoir guéri un écoulement continuel de semence, suite de la masturbation, par le secours de la teinture de mars de* LUDOVICI. M. WESLIN *de Zurzach, m'a confirmé la même chose sur sa propre expérience. Pour moi*, ajoute mon ami, *je n'en ai pas vu d'aussi bons effets.*

M. le professeur *Steheiin* parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, & qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars & le kinkina. Les remedes, & entr'autres les eaux de Schwalbach & la douche d'eau froide sur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que M. le Docteur *Bongars*, fameux Praticien à Mayseck, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vésicules séminales, en leur faisant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans une tasse de vin de Pontac, & en leur faisant boire une décoction de salsepareille. M. *Steheiin* remarque que,

quoique l'opium soit un remede contraire aux indications, il a cependant été conseillé par *Etmuller contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse.* Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux Praticien, & en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remede peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes especes d'écoulemens, il assigne les causes & le traitement de chaque espece; & passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes: 1°. le relâchement des vésicules séminales: 2° une liqueur séminale trop bouillante, trop spiritueuse & trop abondante; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée, vertu qu'*Etmuller* lui-même indique, & dans son petit ouvrage sur ce remede, & dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, & par-là même en aggraver les symptômes.

(1) Colleg. pract. speciale, c, 2, t, 1, p. 459.

Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, tenues, aqueuses, & les nerfs en même tems excessivement mobiles. L'on sait qu'il remédie à ces différens accidens, qu'il suspend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration. Mais on ne peut trop le rédire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendroit nuisible. M. *Tralles*, dans son excellent ouvrage sur ce remede, nous fournit une observation, & l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui, dès sa jeunesse, avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, & à son grand dommage, des songes lascifs accompagnés d'une émission spermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement, c'est que l'erreur d'*Etmuller*, prouve bien évidemment, 1° combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique qui, sans son secours, ne peut

(1) Usus opii salubris & noxius, P. 131.

être très-souvent que fausse & erronée; 2°. combien par-là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique; enfin, 3°. combien la lecture des meilleurs Auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siecle, peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent servir de pierre de touche, pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations; un plus grand nombre seroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans qui avoit eu le malheur de se polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, & de pollutions nocturnes, de tems en tems, accompagnées d'un épuisement considérable, il avoit de fréquens & violens maux d'estomac; il se sentoit la poitrine extrêmement foible, & suoit très-aisément: je lui ordonnai l'opiat suivant.

℞. Condit. rosar. rubr. unc. III. conditi anthos. cort. peruv. aa unc. I. mastices dr. II. cath. dr. I. olei cinnam. gtt. III. scrup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.

Il en prenoit un quart-d'once deux fois par jour. Au bout de trois ſemaines il ſe trouva bien à tous égards ; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étoient beaucoup moins fréquentes : la continuation du même remede, pendant quinze jours, le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués preſque dans le même tems, & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement accompagné de foibleſſe & de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuſer que des excès conjugaux : l'écoulement étoit beaucoup plus conſidérable chez le mari. Ils avoient eſſayé différens remedes très-inutilement ; & entr'autres des pilulles mercurielles qui avoient augmenté l'écoulement ; ils me firent conſulter. Je leur ordonnai les bains froids, un vin de kinkina, d'acier & de fleurs de roſes rouges : ils prirent réguliérement le remede ; c'étoit dans l'été de 1758 ; les pluies continuelles rendoient l'uſage des bains de riviere très-difficile, la femme n'en prit que deux ou trois, le mari une douzaine ; au bout de cinq ſemaines ils me firent dire qu'ils étoient preſque totalement rétablis, j'ordonnai la continuation juſqu'à parfaite guériſon, qui ne tarda pas.

Ces ſuccès heureux ne peuvent point ſervir à fonder un pronoſtic général & favorable ; cette maladie eſt le plus ſouvent extrêmement rébelle, quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un ſeul exemple, mais démonſtratif. Un des plus grands Praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellens, eſt affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée ſimple, que tout ſon art & celui de quelques autres Médecins qu'il a conſultés n'ont pu diſſiper : cette triſte incommodité le conſume peu à peu & fait craindre de le perdre longtems avant le terme auquel il ſeroit à ſouhaiter qu'il parvînt, & auquel il pourroit parvenir ſelon le cours ordinaire des choſes.

Il ſeroit inutile de m'étendre davantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens ſur les horreurs de l'abîme qu'ils ſe préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils ſe ſont attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage, que quelques cures heureuſes ne ſervent pas à leur faire illuſion ; le mieux guéri recouvre difficilement ſa premiere vigueur, & ne conſerve une ſanté paſ-

sable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui restent dans la langueur est décuple de ceux qui guérissent & quelques exemples de gens qui n'avoient été que peu malades, ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pu se relever plus aisément, ne doivent point être regardés comme faisant une regle générale.

. . . . . Non bene ripæ creditur;
Ipse aries etiam nunc vellera siccat.

FIN.

Extrait de la Permission simple.

PIERRE-CHARLES-LAURENT DE VILLEDEUIL, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requetes ordinaire de son Hôtel, Directeur-Général de la Librairie & Imprimerie, vu l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu du pouvoir à nous donné par ledit Arrêt : nous permettons au sieur LAPORTE, Imprimeur-Libraire à Paris, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : l'*Onanisme*, &c., laquelle edition sera tirée à deux mille Exemplaires en un volume in-18. &c. &c. Donné à Paris en 1784. Signé DE VILLEDEUIL.

Par M. le Directeur-Général,
DE SANCY, Secretaire-Général.

